(2

OBSERVATIONS

SUR

LES TROUBADOURS.

OBSERVATIONS

SUR

LES TROUBADOURS,

PAR L'ÉDITEUR DES FABLIAUX.

BIBLIOTECA NAPOLI

A PARIS;

Chez EUGENE ONFROY, Libraire,
Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXI.

OBSERVATIONS

SUR

LES TROUBADOURS.

En parlant, au premier volume de cet Ouvrage, de ce qui regarde l'ancienne Littérature françaiſe, j'ai dit que nos Provinces méridionales avaient établi ſur cette matiere un préjugé, glorieux pour elles, mais peu fondé; qui leur attribuait l'honneur d'avoir non-ſeulement cultivé les premieres la Poéſie en langue vulgaire, mais l'honneur, plus grand encore, d'avoir en ce genre fourni au reſte de la France les premiers modeles & les premiers maîtres qu'elle ait eus.

Comme perſonne juſqu'ici n'avait ſongé à diſcuter la validité de ces prétentions, elles ſe ſont accréditées avec le tems, & ont aquis preſque l'authenticité d'une vérité hiſtorique. Moi-même, ſéduit par des titres ſi peu conteſtés, long-tems, je l'avoue, je les crus inconteſtables. Mais le haſard qui, ſans nous, décide ſouvent de notre état & des occupations de notre vie, m'ayant aſſocié aux travaux d'un Savant eſtimable[1], lequel s'était conſacré ſpécialement à l'étude approfondie des

[1] *Feu M. de Ste.-Palaye.*

deux Romanes, françaiſe & provençale, je me vis enfin à portée d'apprécier les Poëtes des deux langues. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'en parcourant ces Troubadours ſi vantés, ces Troubadours qu'on nous repréſentait comme les Précepteurs de la Nation, je ne trouvai chez eux que des poéſies triſtes, monotones, inſipides & illiſibles; tandis que les Rimeurs de nos Provinces ſeptentrionales, inconnus & dédaignés, m'offraient, à mon grand étonnement, des productions pleines de gaieté, d'eſprit & d'imagination.

Ce jugement néanmoins contrediſait ſi formellement la façon de penſer commune ſur cette double famille de Poëtes, qu'il m'inſpira à moi-même une certaine honte. Je rougis de me voir en oppoſition avec l'opinion générale; & pendant long-tems j'en accuſai mon goût.

Cependant, au milieu de cette inquiétude que m'inſpirait une juſte défiance ſur la faibleſſe de mes lumieres, ſurvint un événement dont je fus témoin, & qui ſembla me confirmer, malgré moi, dans mes préventions. L'Académicien dont je viens de parler, jaloux de jouir du long travail qu'il avait entrepris ſur les anciens Poëtes provençaux, & en même-tems hors d'état, par les années, d'y mettre la derniere main, en cherchait quelqu'une qui pût le ſuppléer. Dans ce deſſein il offrit & livra ſucceſſivement ſes matériaux à des Gens-de-Lettres qui, déjà connus avantageuſement par d'autres ouvrages, donnaient

lieu d'eſpérer qu'ils pourraient ſans peine, & même avec gloire, rédiger celui-ci. Il y en eut qui l'entreprirent; & de ce nombre furent, l'Abbé Laugier & Querlon. D'autres, ſans oſer ſe charger du fardeau entier, eſſayerent ſeulement de mettre en vers certaines pieces. Mais ceux-ci, après s'être efforcés en vain de ranimer ces poéſies mortes & ſans vie, furent les premiers à jetter au feu celles ſur leſquelles ils avaient inutilement travaillé. Les autres, tels que Querlon, qui avaient entrepris l'hiſtoire entiere, n'eurent pas le courage de l'achever. Laugier ſeul finit ſon travail; & ce travail fut jugé ne pas mériter l'honneur de l'impreſſion.

Enfin un autre homme de lettres plus heureux & plus habile, en eſt venu à bout. Il nous a donné, en trois volumes, une *Hiſtoire littéraire des Troubadours*; laquelle contient quelques anecdotes ſur la vie de ces Poëtes, avec un choix de leurs Poéſies.

Je ne rappellerai pas le faible ſuccès dont fut honorée cette collection, malgré toute l'adreſſe qu'avait employée l'Editeur pour corriger au moins par l'intérêt & par l'inſtruction, l'ennui qu'elle devait inſpirer. Quant à moi le froid accueil que lui fit le public, non-ſeulement me confirma dans l'opinion déſavantageuſe que j'en avais conçue précédemment; mais encore il occaſionna chez moi une foule de réflexions dont j'ai depuis publié une partie, en publiant les Fabliaux.

Mon intention pourtant n'était guéres alors de les rendre publiques. Heureux & content dans mon obſcurité, je me flattais de pouvoir cultiver en paix les Lettres qui, toute ma vie, avaient fait mes délices; mais, dans le ſiſtême de bonheur que je m'étais formé à moi-même, ma premiere loi avait été de ne jamais écrire. Je craignais de riſquer mon repos & ma tranquillité ſur ces mers remplies d'écueils, couvertes d'ennemis, & ſans ceſſe infeſtées de pirates. Helas! on n'échappe point à ſa deſtinée. Un événement de ſociété, dont je ne prévoyais gueres les ſuites, dérangea tous mes projets & rompit mes ſermens.

On parlait un jour, dans une compagnie où je me trouvais, de nos ſiecles d'ignorance; & l'on en parlait avec ce mépris inſultant qu'ont inſpiré mal-à-propos quelques-uns de nos Hiſtoriens. Je pris la liberté de dire que, pour le ſtile, le goût, la critique, pour tout ce qui tient à l'art, il ne fallait point le chercher dans les ouvrages de ce tems; mais que ſi l'on voulait ſe contenter d'eſprit & d'imagination, on pourrait, à une certaine époque, en trouver chez nos vieux Poëtes; & j'ajoutai qu'il nous reſtait d'eux, en ce genre, des choſes fort agréables, qui méritaient d'être connues. On me demanda la preuve de ce que j'avançais. Je m'engageai à la fournir; &, trois ou quatre jours après, effectivement, je revins avec quelques-uns de ces Fabliaux que j'avais

appris à connaître chez M. de Sainte-Palaye. Je les avais traduits à ma maniere, non littéralement, comme j'ai dit depuis, mais avec fidélité néanmoins : & j'apportais en même-tems une copie des originaux, afin que, ſi l'on me faiſait un crime d'avoir élagué chez eux quelques défauts, on ne m'accusât pas au moins d'avoir ajouté à leurs beautés. Ils cauſerent d'autant plus de plaiſir qu'on s'attendait à éprouver un ſentiment tout-à-fait contraire. La maîtreſſe du logis m'en demanda quelques autres. J'y conſentis, ſans prévoir où allait m'engager ma complaiſance : mais quand elle en eut en main un certain nombre, elle exigea de moi que j'en publiaſſe le recueil ; & en cas de refus, me menaça de publier elle-même ceux qu'elle poſſédait, malgré l'état d'imperfection où néceſſairement ils étaient encore.

Ce fut alors qu'il fallut renoncer à tous mes projets de pareſſe, & commencer un travail qui, autant que je pouvais entrevoir, allait me coûter pluſieurs années entieres : car indépendamment de la recherche, du dépouillement, de la confrontation des manuſcrits, je ſentais très-bien que, pour rendre utile un pareil ouvrage, il fallait y joindre une quantité immenſe de notes ſur les mœurs & ſur les uſages du tems, dont il offrirait à chaque page des veſtiges. Mais d'un autre côté à travers cette longue route d'épines, j'entrevoyais un but bien conſolant pour moi ;

la gloire de ma patrie. Oui, j'aime mon pays avec tranſport, il eſt vrai ; je me glorifie d'être Français, & ne vois ſur la terre aucune Nation chez laquelle je déſirerais de préférence que la Nature eût placé mon berceau. Or l'ouvrage que j'allais entreprendre me paraiſſait tenir à la gloire de la France. J'allais être à portée de prouver que l'Occident doit aux Français la renaiſſance de la Poéſie, & ſur-tout celle du genre des Contes ; & cette ſeule idée m'inſpirait d'avance un courage infatigable.

Néanmoins mon projet, en commençant, fut d'abord de garder l'anonyme. J'eſpérais par-là pouvoir reſter méconnu, comme je me l'étais promis à moi-même. Mais peut-on ſe flatter de céler ſon nom, lorſqu'obligé de fouiller dans toutes les Bibliotheques, on ſe pique enſuite de témoigner ſa reconnaiſſance à ceux dont la complaiſance nous a procuré des ſecours ? Des critiques d'ailleurs m'ont dénoncé, en combattant mon opinion ; & moi-même quand j'ai vu l'anonyme des trois premiers volumes devenu inutile, j'ai pris le parti enfin de me nommer auſſi au quatrieme.

Mais quoique tout ceci détruisît pour jamais le ſiſtême de vie qui m'avait rendu heureux, ce n'était pourtant pas le ſeul inconvénient que je devais éprouver. En parlant des productions de nos anciens Rimeurs français, j'avais cru devoir dire un mot de celle des Troubadours : & à

cette occaſion je laiſſai échapper une partie des réflexions que ceux-ci m'avaient donné lieu de faire autrefois. Mais qu'eſt-il arrivé de mon imprudence ? J'ai débuté dans la Littérature par une querelle ; moi qui n'eſtime rien ſur la terre au prix de la paix & du repos ; moi qui, comme Soſie, voudrais être *l'ami de tout le monde*.

Au reſte, il m'était aiſé de prévoir que mon inſurrection trouverait des contradicteurs ; & je devais m'y attendre. Il eſt des têtes où toute opinion qui entre la premiere, jette de telles racines, que tout ce qui vient enſuite la contredire n'eſt regardé d'abord que comme une erreur. Mais ce à quoi je ne m'attendais pas, c'eſt la chaleur que certaines perſonnes ont miſe à me combattre. Étrange effet de l'amour-propre ! parce que j'ai dit que les Poëtes qu'avaient produits autrefois les Provinces méridionales n'étaient pas à beaucoup près auſſi admirables qu'elles le prétendent ; il y a eu des Gens-de-Lettres, d'ailleurs très-eſtimables, mais nés dans ces Provinces, qui ſe ſont exaſpérés, comme ſi j'euſſe attaqué leur propre mérite. De toutes parts j'entends crier à la tolérance ſur la Religion ; & l'on ne m'a point pardonné à moi une opinion en Littérature.

Le premier qui ait ſonné l'allarme contre mon aſſertion, a été le Rédacteur des *Affiches de Province*, M. l'Abbé de F.... Il a prétendu qu'elle inſultait la moitié des habitans du Royaume ; & *l'on doit ſavoir*, m'a-t-il dit, *qu'on ne les attaque*

[1] *Année 1780. n° 8, p. 30.*

jamais impunément. [1] Lui-même, non content de me ſuſciter des ennemis, a pris les armes, & m'a combattu. Avec de l'eſprit, du ſtile & du goût, ç'eût été pour moi dans toute autre matiere un adverſaire redoutable; mais quand il s'agit de prononcer ſur les ouvrages en Romane françaiſe & provençale, ces qualités ne ſuffiſent point. Il faut, avant tout, connaître & avoir étudié les ouvrages mêmes, & les deux langues dans leſquels ils ſont compoſés. Lui-même au reſte l'a ſi bien ſenti, qu'il a appellé au ſecours de la cauſe commune le P. P.... Oratorien; qui, comme hiſtorien de Provence, devait au moins, s'il entrait dans la lice, avoir plus d'avantage du côté des armes.

Peu de tems après ont paru dans le *Mercure* trois autres adverſaires, M. Mayer, M. M...., & M. l'Abbé..... qui ſucceſſivement ſont venus rompre une lance contre moi. Enfin le P. P...., cet Achille auquel on reprochait de reſter oiſif dans ſa tente, tandis que les Grecs étaient attaqués, s'eſt armé auſſi. Il a publié un *Voyage littéraire de Provence*, où ſe trouvent inſérées cinq lettres ſur les anciens Poëtes français & provençaux; & dans leſquelles il donne, comme il était aiſé de le prévoir, toute la préférence aux derniers. Quelques Journaliſtes ont applaudi à ſes raiſons; & je n'en ſuis point ſurpris. Dans des matieres comme celle-ci, ſur leſquelles peu de gens ſont en état de prononcer, parce que peu

de gens les connaiſſent, celui qui parle le dernier a toujours raiſon.

On ſera moins étonné encore que M. l'Abbé de F.... ait adjugé la couronne du triomphe au champion qu'il avait appellé dans la lice. A en croire l'extrait qu'il a donné des cinq lettres, le combat eſt décidé pour jamais ; & les Fabliers français, *ces mauſſades plagiaires des Troubadours, ſont remis à leur vraie place.*

Je ne penſe point auſſi honorablement ſur ce vainqueur prétendu, j'en conviens. Ses preuves m'ont paru même ſi faibles, que ma premiere réſolution, en le liſant, avait été de ne pas lui répondre ; & je l'ai annoncé. Cependant, comme on m'a fait obſerver que ce ſilence pourrait être réputé la ruſe adroite d'un ennemi vaincu, je dois au public, je me dois à moi-même, de motiver mon opinion.

Tels ſont les cinq adverſaires dont les critiques ſont parvenues à ma connaiſſance. Elles m'ont autant flatté que les éloges dont m'ont honoré quelques-uns d'entr'eux, & je vais le prouver par mon exactitude à leur répondre.

Ma diſſertation, puiſque c'eſt ainſi qu'on l'a nommée, avait pour but de prouver que les Troubadours ne méritent pas à beaucoup près la renommée dont ils jouiſſent ; & qu'au contraire les Trouveurs qui ont écrit en Romane françaiſe, n'ont pas obtenu toute celle qu'ils méritent. Pour la ſeconde partie de ce procès, c'était à moi de la

prouver; & c'eſt ce que j'ai tâché de faire, en publiant les Fabliaux. Quant à la premiere, elle était toute décidée: ce qu'on nous a donné des Poéſies provençales avait été regardé unanimement comme très-médiocre; ſur cela il n'y a qu'une voix, & je ne crains pas d'être contredit.

Mes critiques ont très-bien ſenti tout l'avantage que j'avais ſur eux de ce côté-là. Ils ont rejetté ſur l'Editeur l'inſipidité de ces Poéſies; quoique celui-ci encore une fois ait employé beaucoup d'art pour y répandre quelque intérêt. « Vous » demanderez pourquoi elles ſont ennuyeuſes, » & en général inſupportables à la lecture, dit
[1] P. 443. » l'Auteur du *Voyage Littéraire* [1]? C'eſt qu'elles » n'ont pu conſerver dans le français les beautés » qui ſont propres à la langue provençale; c'eſt » que l'amour qui fut preſque le ſeul ſujet que » les Troubadours traiterent dans leurs chanſons, » y répand une uniformité fatiguante. On voit » ſouvent dans la traduction françaiſe les mêmes » images & les mêmes tours, quoique dans l'ori- » ginal ils ſoient variés. »

L'Auteur, pour prouver qu'elles *ne ſont pas auſſi mépriſables qu'on veut le faire entendre*, en cite lui-même trois morceaux différens; & je remarquerai ici que de toutes les perſonnes qui m'ont critiqué, il eſt le ſeul qui ait oſé citer. On ne m'accuſera point de partialité en copiant d'après lui ceux qu'il rapporte. Or voici ce qu'il donne
[1] P. 435. comme l'exemple *d'un trait fort délicat.* [1] C'eſt le

ſouhait d'un Amant en parlant de ſa Maîtreſſe. « Je voudrais qu'elle accordât amour & merci ; » puiſqu'elle accorde en ſa perſonne des choſes » bien plus oppoſées, qui ſont la blancheur & » l'incarnat de ſon teint. »

Telles ſont les beautés que le vengeur des Troubadours trouve à admirer chez ces Poëtes. Pour moi je puis me tromper ; mais de bonne foi je doute fort que celles-ci ajoutent beaucoup à l'idée qu'on a d'eux.

M. l'Abbé de F.... s'en prend auſſi à leur traducteur du peu de ſuccès qu'ont obtenu leurs Poéſies. Mais non content de les juſtifier aux dépens de celui-ci, il prétend qu'on ne peut apprécier parfaitement leur mérite ſur ce qui nous en eſt parvenu ; « que nous ne jouiſſons pas de » toutes leurs productions ; qu'il en exiſte encore » d'autres dans les Archives & les Bibliotheques » des Provinces méridionales, à Rome même, » dans la Bibliotheque du Vatican, & parti- » culiérement à Naples ; enfin que les Curieux » pourraient faire là-deſſus des recherches qui » ne ſeraient pas infructueuſes. »

Et moi je conſeille aux Curieux qui voudraient ſe dévouer à ces fouilles ingrates, de ne point les entreprendre s'ils ſont jaloux d'employer utilement & leur tems & leurs peines. Quoique les manuſcrits de Poéſies provençales ſoient rares, cependant ceux qui nous ſont parvenus ſont entiers, & non mutilés. Il y a peu

d'eſpérance d'en trouver de nouveaux dans les Bibliotheques d'Italie. M. de Sainte-Palaye les a fouillées dans un voyage qu'il entreprit à deſſein, lorſqu'il eut formé le projet de faire connaître ces Poëtes au public. Il y a fait copier les principaux manuſcrits qu'elles contenaient : déjà il avait des copies de ceux que poſſéde chez nous la Bibliotheque du Roi. La rédaction de tous ces différens matériaux a formé enfin quinze volumes in-folio, qui contiennent quatre mille pieces. C'eſt d'après ce recueil, la collection la plus complette ſans contredit qui exiſte en ce genre, qu'a été publiée l'hiſtoire des Troubadours. Quel eſpoir après cela de faire pour leur gloire quelque découverte nouvelle! mais en tout cas, ſi quelqu'un a le courage d'entreprendre ce travail, qu'il ſache que ce ne ſera point aſſez de recouvrer quelque piece dont le ſavant & laborieux Académicien n'aura point daigné parler, ou même qui lui aura été inconnue; il faudra encore, pour mériter d'être citées, que ces piéces ſoient intéreſſantes & propres à faire honneur au génie de ceux qui les compoſerent.

Enfin nous en poſſédons au moins quatre mille. C'eſt de ce nombre, comme je l'ai dit à l'inſtant, qu'eſt compoſée la collection de M. de Sainte-Palaye; c'eſt la fleur & l'élite de ces quatre mille pieces qu'a choiſies l'Editeur pour former le recueil qu'il a publié. Or l'on conviendra qu'il y a là de quoi aſſeoir un jugement; & que par con-

ſéquent on peut ſans ſcrupule après cela prononcer ſur le talent des Troubadours.

Envain l'on m'objectera que depuis cinq ou ſix ſiecles, le tems a dû certainement détruire pluſieurs de leurs productions. Je conviendrai de cette vérité ſans doute ; mais je demanderai à mon tour ſi le tems a dû reſpecter davantage celles de nos Trouveurs. Cependant comment eſt-il arrivé qu'il nous eſt parvenu de ceux-ci d'aſſez jolies choſes, & qu'il ne reſte gueres des autres que de triſtes Sirventes (*), & des chanſons

(*) Les Sirventes ſont des pieces ordinairement ſatiriques. Comme elles compoſent en grande partie le recueil des Poéſies provençales, j'ai témoigné quelque ſurpriſe de voir le génie des Troubadours ſi enclin à la Satire. Des critiques m'ont reproché cette remarque ; m'accuſant d'inſulter aux Provinces qui furent la patrie de ces Poëtes. Qu'ils faſſent donc le même reproche aux Auteurs de l'*Hiſtoire Littéraire de la France*, leſquels ont annoncé le même fait que moi, & donné lieu à la même réflexion. [a] « Tout à la fin du xe ſiecle, diſent ces » Hiſtoriens, il commença à paraître en France quelques » Poëtes Satiriques, *ſur-tout parmi les Troubadours :* » mais ils y furent très-rares ailleurs ; puiſque le laborieux & ſavant M. Lebeuf n'a pu avec toutes ſes » recherches en déterrer qu'un ſeul. Ce goût pour le » génie Satirique ſe communiqua au ſiecle ſuivant.

« Juſqu'ici (xie ſiecle), ajoutent les mêmes Ecrivains, le genre Satirique avait été aſſez rare en France. » Peut-être le *goût en vint-il des Poëtes provençaux qui en faiſaient beaucoup d'uſage.* » [b]

[a] *T. VI, P. 53.*

[b] *T. VII. P. 125.*

d'amour plus triſtes encore. Quoi ! le tems ſe ſerait plu à exercer uniquement ſes ravages ſur-tout ce qu'ils avaient de meilleur ! Quoi ! les Copiſtes, qui dans le tems formerent des collections, ſe ſeraient tous accordés à n'inſérer dans leurs manuſcrits que les pieces les plus médiocres ! en vérité, ce double malheur eſt difficile à croire ; il faut l'avouer.

D'ailleurs ne ſait-on pas que les Troubadours ont eu en différens tems le bonheur de trouver, tant en Italie qu'en France, des Hiſtoriens qui nous ont tranſmis non-ſeulement des anecdotes ſur leur vie particuliere, mais encore pluſieurs de leurs Poéſies. Cet avantage a manqué aux Poëtes de nos Provinces ſeptentrionales. Les ouvrages de ceux-ci, ainſi que leurs noms, ſont reſtés dans le plus profond oubli, juſqu'à Fauchet, qui le premier enfin a réveillé leur mémoire ; mais qui aſſurément n'a pas réveillé le déſir de les connaître.

L'Auteur du *Voyage Littéraire* me propoſe de traduire les chanſons amoureuſes de nos Trouveurs, pour qu'on puiſſe les comparer à celles des Troubadours. C'eſt là un défi que je n'ai garde d'accepter. J'ai déja déclaré ce que je penſais de ces chanſons, qui, à dire le vrai, ne valent pas mieux que celles de leurs rivaux. Les ſeules en ce genre qui méritent d'être citées ſont quelques *Romances*, & quelques *Paſtourelles*. J'ai fait connaître les *Romances* au troiſieme volume des Fabliaux. Pour les *Paſtourelles*, quoique le

genre ſoit monotone, ainſi que je l'ai obſervé, j'en donnerai quelques-unes, ſi on l'exige, afin qu'on puiſſe les comparer aux Paſtourelles provençales; & de peur qu'on ne me ſoupçonne de les embellir, j'y joindrai l'original.

Mais une preuve que les Troubadours avaient quelque mérite, continue l'Auteur du *Voyage Littéraire*, c'eſt qu'ils ont joui dans leur tems « d'une » réputation étonnante. On les recherchait non- » ſeulement en Italie, mais encore en France, en » Angleterre, en Eſpagne. »[1] [1] *P. 412.*

La Romane provençale ayant beaucoup d'analogie avec la langue Italienne, il n'eſt pas étonnant que l'Italie, dans un tems où elle n'avait pas encore de Poëtes, ait accueilli, ait honoré & lu même avec plaiſir ceux que produiſaient nos Provinces méridionales. Leur langue & leurs poéſies dûrent ſans doute, par la même raiſon, ſe répandre dans l'Arragonnais & dans la Catalogne, lorſque les Rois d'Arragon, Comtes de Barcelone, devinrent, par un mariage, Comtes de Provence. Auſſi voyons-nous des Italiens, des Arragonnais & des Catalans, rimer en provençal, & ſe placer ſur la liſte des Troubadours.

Il n'en fut pas de même de l'Angleterre, quoique les Rois anglais euſſent, par un mariage ſemblable, aquis auſſi la Guienne. Peut-être après tout eſt-il probable que parmi les Gaſcons, qui de tems en tems paſſaient à Londres, ſoit pour s'y fixer, ſoit pour faire leur cour au Monarque,

il y en eut quelques-uns qui par faſte, ou par goût, s'y firent accompagner de Ménétriers & de Chanteurs provençals (*). Mais ce n'eſt pas là ce dont il s'agit. La queſtion importante eſt de ſavoir ſi ces Muſiciens, & les Poéſies qu'ils chantaient, furent, ſelon l'expreſſion du *Voyage Littéraire*, recherchés en Angleterre, c'eſt-à-dire, par la Nation anglaiſe. Voilà ce que je voudrais voir prouvé bien clairement, & ce que franchement je crois difficile à prouver. Car enfin c'était la langue françaiſe qu'on parlait en Angleterre depuis la conquête de Guillaume. Or pour les peuples qui parlaient cette langue, le provençal était inintelligible, comme elle était intelligible elle-même pour ceux qui parlaient le provençal. C'eſt-là une vérité inconteſtable : j'ai cité, pour la prouver, l'autorité même du Savant hiſtorien de Languedoc, Dom Vaiſſette, qui dit que la Romane françaiſe fut juſqu'au xve ſiecle *abſolument étrangere* dans nos Provinces méridionales, & qu'*elle y était entendue de très-peu de perſonnes, même parmi*

(*) J'ai remarqué ailleurs qu'anciennement on appellait Provençaux tous les habitans de nos Provinces au midi de la Loire, qui parlaient la langue provençale ; mais comme ce mot Provençaux eſt conſacré aujourd'hui aux habitans de la Provence proprement dite, & que par conſéquent il peut former amphibologie, je me ſervirai toujours de celui de *Provençals*, quand je voudrai déſigner les compatriotes des Troubadours, ſoit contemporains, ſoit modernes.

celles

celles du premier rang.' Mais il ſemble que mes adverſaires affectent ſans ceſſe d'oublier ce fait. ' T. IV, p 502.

Ce n'eſt pas tout. Si les Poéſies provençales avaient été en Angleterre auſſi répandues, auſſi eſtimées qu'on le prétend, tant d'éclat n'eût-il pas inſpiré à quelque rimeur Anglais le deſir de ſe diſtinguer auſſi dans cette langue, devenue l'idiome des Poëtes du midi de l'Europe? Rien de plus naturel aſſurément; & c'eſt ce qui arriva en Eſpagne & en Italie. Cependant conſultez l'hiſtoire des Troubadours; & vous verrez que parmi les cent quarante dont la patrie eſt connue, il n'en exiſte pas un ſeul Anglais. Si l'on y compte le Roi Richard, c'eſt une erreur: je l'ai prouvé dans la Preface du premier Volume.

Ce qu'on vient de lire concernant l'Angleterre doit s'appliquer également à la France, c'eſt-à-dire, aux Provinces qui parlaient la Romane françaiſe. Les Troubadours, loin d'y être *recherchés*, n'y furent pas plus connus que ſur les bords de la Tamiſe. Ils ne pouvaient l'être davantage en effet; & l'on ne trouve pas plus de noms français ſur leur liſte qu'on y trouve de noms anglais.

Encore une fois, les deux moitiés du Royaume différaient de langage. Quoiqu'il pût y avoir dans l'une ou dans l'autre certains individus qui ſuſſent les deux idiômes, elles ne s'entendaient pas. Moi-même qui ſais paſſablement bien la Romane françaiſe, j'ai beaucoup de peine à com-

prendre la provençale ; & ſans les ſecours que m'ont procurés les commentaires de M. de Sainte-Palaye, jamais, je l'avoue, je ne ſerais parvenu à les lire. Enfin l'on ne trouvera pas chez les Troubadours un ſeul paſſage où il ſoit mention des Trouveurs. On n'en trouvera pas un ſeul chez nos Trouveurs où il ſoit parlé des Troubadours : au moins je proteſte de bonne foi que je ne m'en rappelle pas un ; & je ne crains pas de le dire, puiſque, ſi je me trompe, je ſuis sûr d'être contredit par mes adverſaires.

Que devient maintenant cette réputation *étonnante*, dont on veut gratuitement qu'aient joui les Rimeurs provençals. Malgré tout leur éclat prétendu, les voilà inconnus à la plus belle moitié de la France, à celle qu'habitaient nos Rois ! Mais quand même tout ce qu'on leur attribue de renommée aurait exiſté en effet, que prouverait encore cet argument ? Rien. Il ne s'agit point de ſavoir s'ils ont été loués, mais s'ils ont mérité de l'être. Quel ouvrage a jamais excité autant d'enthouſiaſme que notre *Roman de la Roſe* ? Reçu avec tranſport dès ſa naiſſance, lu, admiré, prôné d'âge en âge, il ne nous eſt parvenu, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'au milieu d'une eſcorte pompeuſe d'éloges & de panégyriques, qui aujourd'hui encore en impoſent à la plupart des Gens-de-Lettres. Cependant entreprenez de le lire, ſi vous l'oſez ; cherchez-y ce qui a pu occaſionner ce reſpect, qu'on lui

porte toujours ſans trop ſavoir pourquoi: & vous conviendrez que jamais peut-être ne parut en France production plus ennuyeuſe & plus miſérable; que c'eſt ce mauvais poëme, qui, en introduiſant chez nous les inſipides perſonnages de bel-accueil, de bon-vouloir, de male-bouche, & autres pareils, a gâté le goût des Français, ou plutôt a introduit chez eux, pour pluſieurs ſiecles, le mauvais goût; enfin qu'à l'exception de cinq ou ſix vers qu'on a retenus, il n'a abſolument d'autre mérite, pour plaire, que l'allégorie orduriere qu'il préſente.

C'eſt ainſi que doivent être appréciés les éloges donnés aux Troubadours. Mais au reſte, écoutons ſur ce point leur Editeur: un pareil témoignage ne peut être ſuſpect; & jamais on ne parlera mieux en ma faveur.

« De tout tems il y a eu de fauſſes réputa- *T. II*
» tions, fondées ſur quelques jugemens particu- *479.*
» liers, dont l'autorité prévaut ſans examen; juſ-
» qu'à ce qu'enfin la critique diſcute, la vérité
» perce, & le fantôme du préjugé s'évanouit.
» Telle a été la réputation d'Arnaud Daniel. Nul
» Troubadour n'a reçu plus d'éloges des pre-
» miers auteurs Italiens. Le Dante le célebre
» ſieurs fois dans ſon traité de l'éloquence vul-
» gaire. Après avoir marqué les fins principales
» de la Poéſie, *l'honnête*, *l'utile* & *l'agréable*, il
» ajoute que l'agréable fut le partage d'Arnaud,
» & qu'il excella particuliérement à chanter l'a-

» mour. Il dit encore à la fin du vingt-ſixieme
» chant du Purgatoire, que ce Poëte maniait ſu-
» périeuremenr ſa langue ; que ſes vers tendres
» & ſa proſe en Roman ſurpaſſent tout ce qui
» avait paru avant lui dans le même genre.

» Pétrarque le nomme à la tête des Poëtes
» provençaux les plus célebres, en l'appellant *le*
» *grand Maître d'amour.* Il l'a même imité en
» pluſieurs choſes. »

» De pareilles autorités ont paru comme infail-
» libles aux Italiens des ſiecles ſuivans, occupés
» du même ſujet. Ils ont fait d'Arnaud, le
» Prince du Parnaſſe provençal.

» Cependant, à l'examen de ſes pieces, on ne
» voit point ce que Dante & Pétrarque pou-
» vaient y trouver de ſi merveilleux. Rien n'a
» peut-être plus contribué à ſes ſuccès, en des
» tems où l'on avait ſi peu de goût, qu'un
» nouveau genre de compoſition, nommé *Seſ-*
» *tine*, dont il fut l'inventeur, & dont le mérite
» conſiſtait dans la difficulté de certaines com-
» binaiſons de vers, répétés dans un certain
» ordre. Ajoutez à cela une recherche curieuſe
» de rimes, qu'il appellait *caras rimas*, rimes riches
» ou difficiles. C'était de quoi ſe faire admirer,
» ſinon des deux Poëtes Italiens, au moins d'un
» public ignorant, toujours prêt à s'extaſier ſur
» des inepties. »

D'après ces réflexions, dictées par le goût & l'impartialité, on peut apprécier maintenant de

quel poids peuvent être tous ces éloges donnés aux Troubadours par les Italiens.

« Les Italiens ne parlent que des Provençaux, » dit M. l'Abbé de F...., ils avouent les obli- » gations qu'ils ont aux Provençaux ; ils imitent » les ſujets traités par les Provençaux ; en un » mot, il eſt toujours queſtion chez eux des » Provençaux, & *uniquement des Provençaux.* »

J'avoue que j'ignore quels ſont ces ſujets pris par les Italiens chez les Troubadours ; & j'euſſe déſiré que M. l'Abbé de F.... eût bien voulu me les indiquer. Mais au reſte, comme je ne connais que médiocrement la littérature italienne, & que je l'en crois beaucoup mieux inſtruit que moi, je m'en rapporte à lui ſur cet avantage de ſes compatriotes.

Ils en ont un autre, bien plus glorieux encore, dont je les ai félicités moi-même ailleurs, celui d'avoir inſpiré à l'Italie le goût de la Poéſie en langue vulgaire, & de lui avoir donné en ce genre les premiers modeles. Quoique les diſciples aient laiſſé bientôt leurs maîtres beaucoup en arriere ; cependant il eſt flatteur pour ceux-ci de compter de pareils éleves parmi leurs titres de gloire. Il n'eſt donc pas étonnant que d'après ce que l'Italie devait aux Provençals, quelques-uns de ſes Ecrivains aient, par reconnaiſſance, vanté quelques-uns des leurs.

Cependant depuis la publication des Fabliaux, il a paru un ouvrage dans lequel l'Auteur, M.

Bartoli, Antiquaire du Roi de Sardaigne, attaque les prétentions qu'ont à ce ſujet nos Provinces méridionales. Loin que leurs Troubadours aient été les premiers à faire renaître audelà des Alpes le goût des Lettres, il avance au contraire que les études y furent antérieures au ſiecle où ceux-ci commencerent à rimer. Il prétend qu'avant eux l'Italie avait déjà des Ecrivains en Hiſtoire, en Aſtronomie, en Juriſprudence, en Médecine &c.; qu'au XIIe ſiecle on y faiſait des vers italiens, comme il paraît par une inſcription de ce tems; qu'au reſte, pour tourner vers la Poéſie les talens de cette Nation, il lui ſuffiſait des Auteurs grecs & latins dont elle avait conſervé, & dont elle poſſédait les manuſcrits; enfin que ſi le Dante & Pétrarque ont cité avec éloge quelques-uns des Troubadours, il s'en faut de beaucoup que le reſte de l'Italie ait partagé ſur ce point leur enthouſiaſme; & qu'après tout, Pétrarque lui-même eſtimait en général fort peu ces Poëtes, puiſqu'il nous les repréſente avec un *langage auſſi étrange que leur extérieur.*

'*Trionfo d'amore, cap. IV.*

Di portamenti è di volgari ſtrani.'

La maniere dont M. Bartoli diſcute ces réflexions diverſes, prouve un homme très-inſtruit en Littérature, & dans la Littérature italienne ſur-tout: mais elles ne ſont pas les ſeules qu'il ait faites à ce ſujet. Il en annonce d'autres encore qui ſerviront de ſuite aux premieres.

C'eſt aux Provinces qu'intéreſſent ces nouvelles attaques, qu'il appartient de les repouſſer. Pour moi, qui ai cru pouvoir diſputer à ces Rimeurs un mérite qu'ils n'ont pas, mais qui me fais un devoir de reconnaître celui qu'ils ont réellement, j'avoue avec impartialité que ſi parmi les argumens du ſavant Antiquaire il en eſt beaucoup qui m'ont paru concluans; il en eſt auſſi qui ne m'ont point convaincu, & ſur leſquels j'attens les preuves nouvelles qu'il promet. Ce n'eſt point la Médecine, l'Aſtronomie ni la Juriſprudence que les Provençals ſe glorifient d'avoir tranſplanté au-delà des Alpes, mais le goût de la Poéſie & des Lettres. Or voilà ce que M. Bartoli ne me paraît pas avoir détruit encore. Il appuie ſon opinion ſur une inſcription en vers: mais une inſcription n'eſt point de la Poéſie; & tant qu'une Nation ne pourra me citer que de pareils monumens, elle n'aura pas droit, je penſe, de ſe vanter d'avoir eu des Poëtes. Pour lui accorder cette gloire, je veux des recueils, des pieces nombreuſes & d'une certaine étendue; en un mot, un corps d'Auteurs dont les productions aient été connues, lues ou chantées par leurs contemporains. Telle eſt la gloire des Provençals avant le XIIIe ſiecle; & juſqu'à ce que l'Italie m'offre des titres pareils, je me croirai fondé à croire qu'ils ont été ſes maîtres. A-t-elle un Poëte en langue vulgaire qui ſoit antérieur à l'an 1122? Alors mourut le premier des Troubadours. En a-t-elle qui aient verſifié en

italien avant le Lombard Malaſpina ? Celui-ci rima en provençal ſur la fin du XIIe ſiecle. Les autres Ultramontains, qui à l'exemple de Malaſpina, choiſirent pour compoſer la langue de nos mêmes Poëtes, ne prouvent-ils pas le cas qu'elle faiſait de leurs Poéſies ? Enfin n'eſt-ce pas à nos Rimeurs méridionaux que de ſon propre aveu elle doit les *Seſtines* ?

Ici néanmoins ſe préſente une réflexion, qui malheureuſement n'eſt point à l'honneur des derniers. Il y a eu, comme je viens de le dire, des Italiens qui ont rimé en provençal. Mais par quelle fatalité, ces étrangers, que nos Provinces troubadoureſques ſe font une gloire d'inſcrire ſur leur liſte, ſont-ils donc tous des hommes au-deſſous du médiocre, dont pas un ſeul ne nous a laiſſé un nom connu en littérature ? Comment eſt-il arrivé que les premiers Ecrivains illuſtres dont l'Italie puiſſe ſe vanter, Ubaldini, Guitton d'Arezzo, Cino de Piſtoie, le Dante, Bocace, Pétrarque, &c. aient tous également, comme d'un commun accord, renoncé à la Romane provençale, pour écrire dans leur propre idiôme ? Pourquoi enfin dès ce moment-là, les Troubadours, malgré la réputation *étonnante* dont ils jouiſſaient, ſont-ils tombés tout-à-coup dans un tel mépris que depuis on ne trouve leurs Poéſies citées chez aucun Ecrivain de mérite, ou qu'elles ne le ſont que comme matiere de critique & d'érudition ?

La vérité de ce fait a été reconnue par leur Edi-

teur. De bonne foi ſur le degré précis d'eſtime qu'on doit à leurs talens, il ne ſe laiſſe point aveugler par l'amour de la patrie ; & c'eſt toujours avec confiance que je cite ſon témoignage, parce qu'ordinairement ce témoignage eſt celui d'un homme impartial. « A la fin du XIIIe ſiecle, » dit-il, le Dante donna l'eſſor du génie à la lan- » gue Italienne. Dès ce moment, on la vit fort » ſupérieure au Provençal. Pétrarque parut; l'a- » mour l'inſpira; & ſous le ciel même de Pro- » vence, il fit entendre des ſons ſi mélodieux, » des vers ſi élégans ; en un mot, il éclipſa telle- » ment les Troubadours, que leur nom, leur » langage & leurs poéſies diſparurent preſque en- » tiérement aux yeux de l'Europe. » [1] *Diſc. prél. p. 74.*

Je prie mes Lecteurs d'obſerver que ce Pétrarque, ce Dante, qui anéantirent pour jamais les poéſies des Troubadours, ſont ces mêmes Italiens cependant qui les ont loués, ceux-là mêmes qui nous ont tranſmis leurs noms, & ſans leſquels ceux-ci ſeraient aujourd'hui entiérement inconnus. Quoi ! malgré de ſi honorables éloges, malgré tant de mérite & une réputation ſi *étonnante*, la mémoire des Troubadours a péri tout-à-coup ! Ce phénomene eſt rare en littérature.

Quant à l'objection qu'on me fait, que les Italiens n'ont point parlé de nos Rimeurs français; quand même elle ſerait vraie, elle ne prouverait rien encore. Les Italiens n'entendant point notre Romane, il était naturel qu'ils ne connuſſent point

les ouvrages composés dans cette langue. Nos Trouveurs n'ont point fait mention de leurs Poëtes non plus; sera-ce néanmoins un démérite pour ceux-ci, & une preuve contre leur réputation ? Non certainement.

Mais, loin que l'Italie ait parlé *uniquement des Troubadours*, comme l'ont avancé M. l'Abbé de F.... & l'Auteur du *Voyage Littéraire*, j'avance à mon tour, qu'elle a connu & cité nos Rimeurs. Ouvrez ce Poëme bisarre que le Dante a intitulé Comédie; vous trouverez qu'il y parle de notre Roman de Lancelot, & qu'il le regardait même comme une lecture amusante.

Noi leggiavam un giorno, per diletto,
Di Lancelotto, com' amor lo strinse.'

[Enfer, ch. 5.

Ailleurs il fait mention de Charlemagne, de Rolland si célebre chez nos Romanciers[1], & de cette déroute de Roncevaux, où le Paladin mourant, sonna du cor d'une maniere si effrayante. Dans son traité *de vulgari eloquentiâ* (*), il nomme par trois fois notre chansonnier le Roi Thibaut, des chansons duquel il cite à chaque fois un premier vers.

[1] Ib. ch. 31.

(*) Trissino, & après lui quelques autres Italiens, ont paru douter que ce traité fût du Dante. Leur opinion n'a plus de partisans aujourd'hui. Mais quand même le *de vulgari eloquentiâ* serait d'une autre main contemporaine, ce serait au moins un ouvrage d'une antiquité reconnue; & à ce titre, il prouverait également ce que j'ai avancé.

On peut dire la même choſe de Pétrarque. Dans ſon *triomphe d'amour*, il célebre les Romans de Lancelot, celui de Triſtan, & ceux de nos Chevaliers errans, dont les hiſtoires, dit-il, ſont remplies de menſonges.

Ecco quei, che le carte empion di ſogni,
Lancilotto, Triſtano, & gli altri erranti.

Mais d'ailleurs, quand nous n'aurions pas pour nous les témoignages, n'avons-nous pas les faits qui dépoſent en notre faveur? Les Romans que, pendant deux ou trois ſiecles, publierent les Italiens, ne furent-ils pas des imitations, des traductions ou des ſupplémens des nôtres? *Buovo d'Antona, il Daneſe Uggierri, la morte del Danèſe, lo innamoramento di Milone & di Berta, le prime impreſe di Orlando, Orlando innamorato, Orlando furioſo, Orlando bandito, la rotta di Roncivalle, morte de Paladini, il Mambriano, Rinaldo, Rinaldo furioſo, Guidon Selvaggio, Guerin meſchino, Giron corteſe, Lancelotto è Ginevra*, &c. &c. &c. Qui ne reconnaît là les aventures & les Héros de nos Romanciers? Et les Auteurs eux-mêmes, pour qu'on ne s'y méprenne pas, n'affectent-ils point ſans ceſſe de citer, pour garant de leurs fictions, notre archevêque Turpin. Au reſte, dans toute cette liſte, je n'ai cité que des Romans italiens en vers. Que ſerait-ce ſi je rapportais tous ceux qui ſont en proſe! Une page ne ſuffirait pas.

Le Dante lui-même, dans ſon *de vulgari elo-*

quentiá, paraît en convenir. Au chapitre où il traite *des différens idiômes qu'on parlait de ſon tems à droite & à gauche de l'Apennin*, il dit ſur la langue de nos Provinces, qu'il appelle *langue d'oil*, qu'*un des mérites dont elle ſe vante, & dont elle eſt redevable à ſa facilité & à ſon agrément, c'eſt de pouvoir revendiquer tout ce qui a été rédigé, ou inventé en proſe vulgaire; tels que les livres ſur les beaux faits des Troyens & des Romains, ſur ceux du Roi Artus, & beaucoup d'autres hiſtoires.*

Enfin n'eſt-ce pas avec nos Fabliaux que Bocace a procuré à ſa patrie, & qu'il s'eſt procuré à lui-même, aſſez facilement, un honneur immortel? Quoiqu'il paſſe non-ſeulement pour l'inventeur de ſes Contes, mais encore pour le premier qui ait renouvellé dans l'Occident ce genre agréable; il doit à nos Fabliers un grand nombre de ſes ſujets & le genre lui-même. Poſtérieur à eux d'un ſiecle environ, il les a copiés: le recueil que j'ai publié en a offert la preuve; & cette preuve je défie de la détruire.

Il réſulte de tout ceci que ſi l'Italie doit aux Troubadours le goût des vers & la Poéſie lyrique, elle doit à nos Provinces ſeptentrionales les Contes & les Romans. Ce ſont-là des obligations réelles, des obligations inconteſtables qu'elle ne peut déſavouer: mais les Provençals les revendiqueront ſur nous; car ce n'eſt point ſeulement à l'Italie qu'ils ſe vantent d'avoir donné les premieres leçons de Littérature & de Poéſie, c'eſt à la France, c'eſt à l'Europe entiere.

Si on les en croit, nos Provinces leur doivent juſqu'à leur langue. M. Mayer, dans le titre de ſa diſſertation contre moi, qualifie la Romane provençale, *mere de la Romane françaiſe*; & il répéte cette expreſſion dans le cours de ſon écrit. Comme M. Mayer ne donne aucune preuve pour la juſtifier, j'ignore ce qu'il entend par-là. Une langue doit être réputée mere d'une autre, quand elle exiſte avant elle chez un peuple quelconque, & que celle-ci lui ſuccéde. Ainſi, par exemple, d'après cette définition, notre français moderne doit ſa naiſſance à l'ancienne Romane françaiſe. Mais rarement l'Hiſtoire offre de ces filiations qui ſoient pures. D'ordinaire, une autre langue étrangere vient interrompre, s'il eſt permis de parler ainſi, l'ingénuité de ces générations; & c'eſt ce qui eſt arrivé à la nôtre.

Dès que les Romains ont ſoumis la Gaule, ils y anéantiſſent les différens idiômes qu'on y parlait, pour y ſubſtituer le leur. Celui-ci domine ſeul pendant quelques ſiecles. Mais enfin divers peuples barbares viennent s'établir par droit de conquête, les uns au midi, les autres au nord de la Loire. Alors la langue ſe corrompt par le mêlange de la leur, & forme dans les deux moitiés du Royaume, deux langues nouvelles; qui chacune de leur côté ſe corrompant elles-mêmes de plus en plus par les années, deviennent, l'une la Romane françaiſe, l'autre la Romane provençale. J'ai parlé plus au long de cette double

origine dans la Préface du premier volume ; & ce ſont-là de ces faits connus dont on ne peut, je penſe, conteſter la vérité. Le peu que je viens de répéter ſur cette matiere ſuffira pour détruire l'aſſertion de M. Mayer. La Romane provençale n'eſt, & n'a pu être, comme on vient de le voir, mere de la Romane françaiſe, non plus que la françaiſe, mere de la provençale. Ce ſont deux ſœurs qui, pour employer toujours la même façon de parler, ayant eu une même mere, mais un pere différent, conſerverent pendant leur enfance quelques traits d'une origine commune; mais dont la reſſemblance s'altéra enfin tellement avec les années, qu'au tems dont nous parlons il était difficile de reconnaître en elles une même naiſſance.

« Les Francs, qui n'étaient que des barbares, » ajoute M. Mayer, confierent aux Troubadours » le ſoin pénible de polir leur langue & leur » génie. Appellés à leur Cour, attirés auprès du » Trône, principalement par Conſtance, fille d'un » Comte de Toulouſe, qui venait d'épouſer le » Roi Robert, ils (les Troubadours) devinrent » les précepteurs & les oracles des Français. Telle » eſt l'origine de la tranſplantation du goût de la » Poéſie provençale en France. »

J'aurais ici quelques objections à faire ſur ces Francs, que l'Auteur fait contemporains des Troubadours, ſur cette langue qu'il prête aux premiers, tandis qu'il a avancé plus haut que la leur était fille

de la Provençale ; mais ce ſont-là ſans doute de ces impropriétés d'expreſſion qui quelquefois échappent à un Ecrivain, lorſque dans la chaleur de la compoſition il laiſſe couler librement ſa plume ; & j'ai trop d'intérêt moi-même à ce qu'on me pardonne mes fautes, pour ne pas excuſer les négligences des autres.

J'euſſe déſiré pourtant que M. Mayer, qui paraît inſtruit, eût cité quelque autorité ſur les faits qu'il allégue : car je me réſoudrai difficilement à croire que nos Provinces, qui dans tous les ſiecles, ſoit lorſque la langue latine ſubſiſta chez elles, ſoit lorſqu'elle eut dégénéré dans une autre, ont eu des Rimeurs, doivent le goût de la Poéſie aux Troubadours. Je croirai plus difficilement encore que nos Rois & les Grands de leur Cour, qui n'entendaient point la langue des Rimeurs provençals, leur aient envoyé des députés pour les attirer auprès d'eux, & que là ils leur aient dit équivalemment : « MM. nous » ne ſommes dans ces contrées-ci que des igno- » rans & des ſots ; notre langue eſt barbare auprès » de la vôtre, quoique nous ne l'entendions pas : » ſoyez nos maîtres ; & avant tout, apprenez- » nous à parler. »

C'eſt-là pourtant un des préjugés avec leſquels naiſſent les habitans de quelques-unes de nos Provinces méridionales. Ils croient de bonne foi que pendant pluſieurs ſiecles les Souverains de l'Europe n'ont eu, pour embellir leur Cour, d'autres

beaux eſprits que ceux qui ſortaient du midi de la France. Ils croient ſur-tout que ces prétendus beaux eſprits ont été, ſelon l'expreſſion de M. Mayer, les *précepteurs & les oracles des Français.* (*)

De pareilles prérogatives, ſi elles étaient réelles ſeraient bien honorables pour les Troubadours aſſurément; mais ſi elles ſont réelles, ſans doute elles ſont fondées ſur des preuves inconteſtables; & ces preuves on pourra probablement les fournir en foule. Sans doute on nous aura tranſmis le nom de ces bienfaiteurs d'une moitié de la Nation; on nous dira les ouvrages qu'ils ont publiés dans ce deſſein, les ſervices qu'ils ont rendus, les éleves qu'ils ont formés. Je m'attends que chez tous nos Ecrivains, Chroniqueurs & autres, il n'y aura qu'un cri & une acclamation géné-

(*) Peut-être eſt-ce la propoſition contraire qu'il faudrait avancer. Je ſais bien au moins que ſi je voulais ſoutenir celle-ci, j'en trouverais une preuve chez un de mes Adverſaires. En rendant compte des Poéſies de Guillaume, Comte de Poitou[1], il cite du Poëte ce paſſage, *je n'eus jamais à ma Cour ni Français ni Normand.* Il faut bien remarquer que Guillaume eſt le premier des Troubadours connus. Or s'il ſe glorifie de n'avoir admis auprès de lui aucun Français, il s'enſuit que les Français étaient donc admis & recherchés dans les Cours des Provinces méridionales, même avant qu'il y eût des Rimeurs Provençals qui puſſent l'être dans les nôtres.

[1] *Hiſt. de Prov. T. 1, p. 247.*

rale.

rale. Mais malheureuſement je ne vois rien de tout cela. Je vais conſulter l'*hiſtoire des Troubadours*; & bien loin d'y trouver les preuves que je cherche, je n'y vois pas même cité un ſeul Poëte provençal qui ait paru à la Cour de nos Rois.

Ils y furent, dit M. Mayer, principalement attirés par Conſtance, fille d'un Comte de Toulouſe, lorſqu'elle fut devenue l'épouſe du Roi Robert. M. Mayer n'eſt pas le premier qui ait avancé ce fait. Beaucoup d'autres avant lui l'avaient allégué de même; & comme lui, ils l'ont allégué ſans preuves. On n'en trouvera pas une dans l'hiſtoire des Troubadours, où l'on était intéreſſé à l'établir, s'il eût été vrai. On y voit au contraire que le premier de tous les Troubadours fut, comme je l'ai dit, Guillaume, Comte de Poitou, qui, loin de fleurir en 1070, ainſi que l'avance l'Auteur du *Voyage Littéraire*, ne naquit qu'en 1071. Or le Roi Robert avait épouſé Conſtance l'an 998, c'eſt-à-dire, cent ans environ avant que Guillaume pût ſonger à faire des vers, avant qu'il y eût de Troubadours.

Je ſais que le mariage de la Princeſſe Toulouſaine dut conduire & attirer à la Cour de France beaucoup de Provençals. L'Hiſtoire l'atteſte : mais elle atteſte auſſi qu'ils n'y apporterent que des modes nouvelles & des mœurs étrangeres, auxquelles la Nation ne gagna rien; & qu'ils y furent vus du même œil à peu-près qu'on y vit, cinq ou ſix ſiecles plus tard, ces Italiens qui, dans une

occaſion pareille, vinrent en foule à la ſuite de Catherine de Médicis. Voici ce qu'en dit un Hiſtorien contemporain [1]. Par égard pour les Provinces qu'il paraît avoir traitées avec trop d'humeur, je me contenterai de citer ſon témoignage ſans le traduire. *Circa milleſimum incarnati Verbi annum, cum Robertus accepiſſet ſibi Reginam Conſtantiam à partibus Aquitaniæ in conjugium, cœperunt confluere gratiâ ejus Reginæ, in Franciam atque Burgundiam* (*), *ab Arverniâ & Aquitaniâ, homines omni levitate vaniſſimi, moribus & veſte diſtorti, armis & equorum phaleris incompoſiti, à medio capitis nudati, hiſtrionum more barbis tonſi, caligis & ocreis turpiſſimi, fidei & pacis fœdere omnino vacui; quorum itaque nefanda exemplaria, heu! proh dolor! tota gens Francorum (nuper omnium honeſtiſſima) ac Burgundionum, Sitibunda rapuit.*

[1] *Glaber, p.* 38.

On peut apprécier maintenant les obligations prétendues qu'ont en Poéſie nos Trouveurs aux Rimeurs des Provinces méridionales? C'eſt au Lecteur à juger ſi ces prétentions ſont fondées.

Il en eſt de même des inculpations de Plagiat, intentées contre nos mêmes Poëtes. A entendre M. Mayer, ceux-ci *ſont venus* dépouiller les Provençals, & *s'emparer de leurs fonds.*

(*) Robert, preſque auſſitôt après ſon mariage, hérita du Duché de Bourgogne, qui appartenait à ſon oncle Henri, & que celui-ci lui laiſſa par teſtament, n'ayant point d'enfans légitimes.

Si l'on en croit M. l'Abbé de F.... pluſieurs des Contes qu'on lit dans mon recueil *ont été pris des Troubadours ;* « & il lui ſerait aiſé de le démon-» trer, dit-il, en rapprochant les mœurs, les » uſages, & d'autres objets purement locaux. »

Enfin l'Auteur du *Voyage Littéraire* fait aux Trouveurs le même reproche; & il le pouſſe même plus loin. Pareil à ces deux femmes de la fable qui rendirent un homme chauve en lui arrachant, l'une les cheveux noirs, l'autre les cheveux gris, il dépouille ſucceſſivement nos Conteurs de leurs plus jolis Fabliaux.

Selon lui, ceux qu'on peut lire avec plaiſir ne ſont point ſortis de leurs mains; les uns ont été pillés chez les Arabes, les autres chez les Italiens; d'autres enfin chez les Troubadours. C'eſt ſur cette triple aſſertion que roule preſque toute entiere la diſſertation qu'il a compoſée; au moins, de ſes cinq lettres, il y en a trois employées à la prouver.

Cependant, par une ſorte de compaſſion, il veut bien ne pas réduire à la nudité nos pauvres Fabliers. Son impartiale & noble généroſité leur abandonne ceux de leurs Contes qui ſont plats & inſipides. « Comme la plaiſanterie, dit-il, » demande une délicateſſe & un agrément dans » l'eſprit que les Trouveurs n'avaient pas; comme » ces mêmes Trouveurs n'avaient ni aſſez de » talent ni aſſez de goût pour réunir ces quali-» tés; qu'ils ſont froids & inſipides, ne faites

» pas difficulté de leur attribuer les Fabliaux où » vous trouverez une gaieté ſans vivacité & ſans » ſaillie, une plaiſanterie ſans ſel & ſans agré- » ment. Je vous avertis que vous les diſtin- » guerez à ces défauts, qui leur donnent un » air de famille auquel on les reconnaît aiſément ».

Lorſque j'ai annoncé que les Poëtes de nos Provinces ſeptentrionales avaient fait de jolis Contes, je n'ai pas prétendu qu'ils fuſſent les inventeurs du genre. J'ai déclaré au contraire avec impartialité qu'ils devaient quelques-uns de leurs ſujets aux Arabes, dont probablement ils avaient appris à connaître la littérature pendant les Croiſades. Mais ici ſe préſente une queſtion à faire.

Il eſt vraiſemblable que la partie méridionale du Royaume a dû fournir aux différentes guerres d'Outremer autant d'hommes à peu-près que la partie ſeptentrionale. Il eſt probable encore que les uns & les autres furent également à portée de connaître les mœurs & les ouvrages des Arabes. Cependant comment eſt-il arrivé que les Soldats de nos Provinces ont été les ſeuls qui aient rapporté en Europe le genre des Contes, auquel leurs enfans ſe livrerent avec diſtinction; & que les Provençals, cette Nation ſi gaie, non-ſeulement ne s'y ſont appliqués que poſtérieurement à nos Poëtes; mais encore qu'ils n'ont fait en tout que deux Contes, aſſez inſipides. Il eſt fort étonnant que toutes les fois qu'on s'aviſe de comparer enſemble ces deux familles d'Au-

teurs, l'avantage ſoit toujours du côté des ſeptentrionaux.

Les Fabliaux, que dans le tems ont compoſés ceux-ci, n'ont pas péri tous; il nous en eſt parvenu un certain nombre qu'on retrouve dans les manuſcrits de nos Bibliotheques. Or d'après les regles que ſavent & que pratiquent les Savans pour connaître & pour établir l'âge véritable d'un manuſcrit, ceux-ci ſont du XIIIe ſiecle, c'eſt-à-dire, antérieurs d'un ſiecle environ au tems où Bocace, le premier, écrivit des Contes en Italie. Ce fait eſt inconteſtable; & encore une fois, je défie de le détruire.

Un autre qui ne l'eſt pas moins, c'eſt que ce même Bocace a copié nos Fabliers: car de l'aveu même d'un de mes critiques, M. Mayer, *on n'a jamais attribué l'invention des Contes aux Italiens.* De-là, on peut conclure, je le répéte, que les Italiens nous ſont véritablement redevables du genre des Contes, quoique nous mêmes peut-être nous le devions aux Orientaux.

Que répondre après cela à l'Auteur du *Voyage Littéraire*, qui ſoutient que nous le devons au contraire à l'Italie? Mais que répondre ſur-tout aux preuves qu'il en donne? « Un Auteur Italien » du xe ſiecle ſe plaignait, dit-il[1], que tout retentiſſait de vers, la ville & la campagne. [1] P. 406 & 407.

« Hæc faciunt urbi, hæc quoque rure viri.

» Qu'était-ce donc que ces petits poëmes latins

» dont la ville & la campagne retentiſſaient ? » N'eſt-il pas naturel de croire que c'étaient » des Fabliaux, puiſque c'eſt par les Fabliaux que » les Nations modernes ont ouvert la carriere » de la Poéſie » ?

Lorſque les Français commencerent à compoſer en langue vulgaire, leurs premieres productions poétiques furent des Romans. Bientôt après ils y joignirent des Fabliaux; mais ils ont été, ſi je ne me trompe, la ſeule Nation d'Europe dont les Poëtes aient ainſi débuté. Pour les Italiens, on ſait qu'à la naiſſance de leur littérature, Bocace ſe diſtingua par des Contes; mais on ſait auſſi que ces Contes ſont en proſe.

Quant au raiſonnement de l'Auteur, *tout le monde faiſait des vers à la ville & à la campagne; donc on faiſait des Fabliaux:* mes lecteurs me diſpenſeront d'y faire réponſe.

« Comme les Italiens ſont naturellement rail-» leurs, ajoute-t-il, je ne ſais pas s'ils écouteraient » ſans rire celui qui leur dirait ſérieuſement » qu'ils ont imité nos Fabliaux ».

Pour moi j'ignore ſi les Italiens, tout railleurs qu'ils ſont, riraient à celui qui viendrait, preuve en main, leur annoncer qu'ils nous ont imités. Mais je ſais que le Duchat, dans ſes notes ſur Rabelais, avait dit *ſérieuſement* que Bocace a copié le Conte de *Griſélidis* d'après un de nos anciens manuſcrits, intitulé le *parement des Dames*; & je ſais encore que l'un des plus ardens panégy-

ristes du Conteur Florentin *, d'après cette assertion, que probablement il a lue *sans rire*, a restitué aux Français la propriété du Conte. Avant moi les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire Littéraire de la France*, avaient dit : « un de nos Savans † qui » a beaucoup travaillé sur l'origine de notre lan» gue, assure que le fameux Bocace a pris des » Romans français la plupart de ses Nouvelles ; » que Pétrarque & les autres Poëtes italiens ont » pillé les plus beaux endroits des chansons de » Thibaud, Roi de Navarre, de Gace Brulez, » du Chatelain de Couci & des vieux Roman» ciers français » : & je n'ai pas entendu dire que les Italiens se soient moqué de notre Savant ni des Bénédictins qui le citaient.

* *M. Manni.*

† *T. VI, p. 15.*

« Je vous demande, continue l'Auteur du » *Voyage*, en quel tems & comment les Fabliaux » ont été connus au-delà des Alpes ‡ » ?

‡ *P. 401.*

J'ignore, il est vrai, qui les y porta. Je n'ai rien de certain non plus sur l'époque précise où ils furent transplantés dans ces contrées, quoiqu'à coup sûr ils y aient été introduits postérieurement aux Poésies provençales. Mais je sais que pendant le long espace de tems où l'Italie fut déchirée par des dissentions civiles, beaucoup d'Ultramontains vinrent se réfugier en France. Je sais que la plupart des usuriers de nos villes étaient Italiens ; que la Cour de Rome, pour le maintien de ses droits, pour la perception de ses revenus, y entretenait beaucoup d'Italiens ; que

preſque tout le commerce intérieur du Royaume était fait par des Italiens, & qu'ils occupaient même dans la Capitale une rue que de leur nom on appella rue des Lombards : Je ſais enfin que Brunetto Latini écrivit à Paris ſon *tréſor ;* que le Dante y paſſa quelque tems (*) ; que Bocace & beaucoup d'autres y étudierent ; que dès le commencement du XIIIe ſiecle, ſon Univerſité était célebre dans l'État de Veniſe, & que pluſieurs Vénitiens venaient y étudier le Droit[1] : après cela je ne ſuis plus étonné que nos Fabliaux aient pu paſſer en Italie.

[1] *Foſcarini della Letteratura Veneziana, p. 39.*

Le critique n'en veut pas moins attribuer la propriété aux Italiens ; & comme il manque de preuves poſitives pour établir ce fait, il cherche à l'appuyer ſur des conjectures, ſur des pro-

---

(*) Dans ſon *Purgatoire*, Chant XIe, en parlant d'un certain Odériſi, peintre en miniature, il le nomme *l'honneur de cet art que les Pariſiens appellent enluminer.*

. . . . L'honor di quell' arte
Ch' alluminar è chiamata in Pariſi.

Au chant 29e il emploie des façons de parler françaiſes.

. . . . Quanto a mio aviſo
Diece paſſi diſtavan quei di fuori.
Sotto coſi bel ciel, comm' io diviſo....

Les Commentateurs remarquent ſur cet endroit, que ces expreſſions, *quanto a mio aviſo, comm' io diviſo*, ſont de purs galliciſmes.

babilités, quelquefois même ſur des inculpations haſardées. Par exemple, il y a un Fabliau, intitulé *la femme qui ayant tort parut avoir raiſon*, dans lequel une épouſe trompe ſon mari. « La jalouſie » du mari, dit-il, décéle par ſa maniere ſeule » le lieu où le Conte fut inventé » ; comme ſi tout Italien était néceſſairement jaloux, ou comme s'il n'y avait de jalouſie qu'en Italie.

Dans le Fabliau de l'*Enfant qui fondit au ſoleil*, on lit qu'un marchand alla vendre à Gênes, comme eſclave, un fils adultérin que lui avait donné ſa femme. De-là l'Auteur du Voyage conclud que ce Conte eſt viſiblement italien. « Les marchands, nés ſur les bords de la Meuſe, » de la Seine ou de la Loire, n'allaient gueres à » Gênes, dit-il, avant la fin du XIIIe ſiecle. » Mais quand même ce fait ſerait vrai (ce que je n'accorde pas), était-il donc néceſſaire, pour qu'un de nos Fabliers connût le nom d'une ville auſſi floriſſante que l'était alors Gênes. L'Auteur a-t-il oublié que c'étaient les Génois qui fourniſſaient en grande partie à la France ſes ſoieries & ſes épices ; & ne s'eſt-il pas rappellé que ce fut à Gênes que s'embarqua un grand nombre de nos Croiſés ?

C'eſt avec des raiſonnemens pareils qu'il attribue aux Troubadours une partie de nos Fabliaux. D'abord il convient n'*avoir aucun titre authentique pour prouver ce plagiat.*[1] « Mais, ajoute-» t-il incontinent, quand un Fabliau reſpirera

[1] P. 412.

» la loyauté & l'amour pur, tels qu'on les trouve » dans pluſieurs chanſons amoureuſes des Trou- » badours, ou dans quelques-uns de leurs Con- » tes; quand ces ſentimens ſeront peints avec » une naïveté, une candeur & une ſimplicité que » n'ont point les ouvrages qui appartiennent vé- » ritablement aux Trouveres; quand les Fabliaux » contiendront des circonſtances locales qui dé- » ſignent le pays où ils ont été faits; quand ils » paraîtront viſiblement calqués ſur des poéſies » provençales; enfin quand ils ſeront publiés » ſans nom d'auteur, ne ſerons-nous pas au- » toriſés à dire qu'ils ont été traduits du Provençal, » ou du moins qu'ils ont été faits d'après des pie- » ces que vous connaiſſez dans cette langue. »

Quoi! dès qu'un Conte ſera anonime, dès que la ſcene y ſera placée dans les Provinces méridionales, il appartiendra aux Troubadours! en vérité de pareils raiſonnemens me confondent. D'après ces principes pourtant, l'Auteur attribue aux Provençals les Fabliaux de Griſélidis & d'Aucaſſin; *leſquels viennent*, dit-il, *ſe ranger d'eux-mêmes parmi leurs ouvrages*, parce que les aventures de l'un ſe paſſent à Saluces, ſur les confins de la Provence, & celles de l'autre à Beaucaire. C'eſt ainſi qu'il attribue aux Italiens le Fabliau d'Hippocrate, dont la ſcene eſt à Rome. Mais avec cette façon de raiſonner, les Anglais pourront révendiquer Cléveland, & les Eſpagnols Gilblas; Zaïre ſera due aux Arabes, Alzire aux Péruviens.

Ce qui m'étonne encore plus, c'eſt de lire que quand un Fabliau reſpirera l'amour pur & la loyauté, quand les ſentimens en ſeront peints avec naïveté & candeur, il ſera traduit du Provençal. Ainſi, à entendre l'Auteur, il ne pouvait y avoir dans toutes nos Provinces ſeptentrionales ni loyauté ni amour pur, ni naïveté, ni candeur: toutes ces vertus appartenaient excluſivement au midi de la Loire. Mais où a-t-il donc vu dans les Contes & dans les chanſons amoureuſes des Troubadours, ces ſentimens ſi naïfs, ſi loyaux & ſi purs, qu'il leur prête? Quant à moi, je ne leur connais que deux Contes qu'on puiſſe vraiment appeller de ce nom; & je l'ai dit ailleurs. Dans le premier, un Chevalier met le feu au château de ſa Maîtreſſe, afin de lui procurer la facilité de s'évader & de ſe trouver à un rendez-vous. Dans le ſecond, une femme, pour ſe venger d'un mari jaloux, lui fait une infidélité, & l'oblige encore à demander pardon. A dire le vrai, je ne vois dans tout ceci ni amour bien pur, ni ſentimens bien loyaux.

Les chanſons & les autres Poéſies des Troubadours en offrent-ils davantage? Leur Hiſtorien nous l'apprendra.

« Il y eut ſans doute parmi nos preux Che- [1] *pr. p. liv.*
» valiers & nos galans Troubadours, dit-il,
» quelques phénoménes d'amour épuré, où l'on
» reconnaîtra des mœurs exemptes de tout repro-
» che. Cependant combien verrons-nous d'exem-

» ples contraires ! un commerce de galanterie » entre les deux ſexes, dans ces tems de déſor- » dres effrénés, devait évidemment rendre fort » rare ce que l'on a ſuppoſé ſi commun. »

Le Lecteur remarquera que pour réfuter les panégyriques outrés que mes critiques ont faits des Troubadours, il me ſuffit ordinairement de citer le témoignage de leur hiſtorien même. C'eſt encore ce témoignage que j'évoquerai ſur ce qui concerne les pieces dramatiques.

J'avais avancé que le théâtre en France a été, non-ſeulement perfectionné dans les derniers tems par les Poëtes de nos Provinces ſeptentrionales, mais encore qu'il fut originairement ouvert par eux. Au reſte, je n'avais point fondé cette aſſertion ſur les mots vagues de *Comédie*, de *Tragédie*, de *Repréſentation*, qu'on trouve chez les Écrivains anciens; expreſſions indéterminées, propres à induire en erreur, & avec leſquelles je ferais remonter, s'il me plaiſait, l'origine de notre théâtre juſqu'à la ſeconde Race. Je l'ai prouvée par de véritables pieces dramatiques, tirées des manuſcrits du tems que j'ai cités. On m'a objecté (&, ce qu'il faut bien remarquer, toujours ſans preuves), que nos vieux Poëtes dramatiques avaient copié les Troubadours : car, encore une fois, on veut que ce ſoient les Troubadours qui aient été nos maîtres en tout. Écoutons à ce ſujet leur Hiſtorien.

« A en croire Noſtradamus & une foule d'Au-

» teurs, ces Poëtes connurent & pratiquerent » l'art dramatique. Sans doute l'uſage du dialo- » gue, ſi commun parmi eux, devait conduire » en peu de tems aux repréſentations théâtrales. » C'eſt peut-être le fondement d'une opinion » dont la fauſſeté paraît démontrée par leurs ou- » vrages mêmes, où l'on ne voit rien de relatif » à cet objet. Quoi! un objet ſi intéreſſant, qui » devait fournir matiere à tant d'alluſions & de » remarques, ils l'auraient toujours perdu de vue, » tandis qu'ils parlaient des moindres uſages de » la ſociété. Pourra-t-on le croire?

» L'art dramatique fut toujours ignoré des » Troubadours, dit-il ailleurs. Environ quatre » mille pieces, que nous avons raſſemblées d'eux, » rappellent une infinité d'uſages de leur tems; & » aucune, l'idée de tragédie & de comédie. Quoi » cependant de plus capable d'intéreſſer des Poë- » tes, de leur fournir des images ou des ré- » flexions? Leur ſilence démontre que le théâtre » n'exiſtait point. »

Mais continuons d'examiner les différens genres de mérite qu'attribuent aux Troubadours leurs panégyriſtes.

L'Auteur du *Voyage* leur en trouve un *qui les éleve au-deſſus de leurs rivaux*; & ce mérite conſiſte dans les lumieres qu'ils offrent, dit-il, ſur l'état des perſonnes, dans des anecdotes ſur le caractere & ſur la conduite privée des Princes & autres perſonnages importans, dans certains faits in-

connus ſur les Croiſades, enfin dans des détails ſur les guerres particulieres de Seigneurs à Seigneurs, ſur les Légats du Pape, ſur le Clergé, les Moines, les anciennes Familles &c.; « on trouve » chez ces Poëtes, ſelon lui, une peinture vraie » & naturelle des mœurs; il y regne une teinte » de Chevalerie qui fait plaiſir, & que n'ont pas » les ouvrages des Trouveres. »

Voilà de grands éloges aſſurément; & encore une fois, il eſt malheureux qu'avec tant de titres pour réuſſir, les Poéſies provençales aient plu néanmoins auſſi peu.

« Les Fabliaux, ajoute l'Auteur, ne préſentent » aucuns de ces avantages ni pour l'hiſtoire géné- » rale ni pour celle des familles. »

Ceci eſt un reproche très-formel. Mais peut-être l'Auteur ne l'eût-il pas fait, s'il eût réfléchi qu'il oppoſait à la fois la collection entiere des Poéſies provençales à une très-petite partie des Poéſies françaiſes; & qu'exiger des ſeuls Fabliaux autant de choſes utiles qu'en peuvent fournir tous les ouvrages des Troubadours pris enſemble, c'eſt par conſéquent être injuſte. Si au lieu de m'aſtreindre uniquement aux Contes de nos vieux Poëtes, j'euſſe voulu, comme l'Editeur des Troubadours, embraſſer tout ce que les premiers nous ont laiſſé; ſans doute j'euſſe pu y ramaſſer beaucoup de ces prétendues anecdotes, de ces faits inconnus ſur d'anciennes familles, ſur telle petite ville ou village, ſur tel ou tel perſonnage

obſcur, ſur la guerre que fit tel Seigneur à un autre Seigneur ſon voiſin; mais qu'euſſent produit de pareilles découvertes? De l'ennui. Ceux qui écrivent l'Hiſtoire attachent ſouvent trop d'importance à toutes ces minuties qu'ils prennent à tort pour leurs vrais matériaux, & qui n'intéreſſent gueres que les perſonnes qui y retrouvent le nom de leurs ancêtres. L'Hiſtoire vit de grands tableaux, comme la Poéſie vit d'images; les petits détails la refroidiſſent & la tuent; & peut-être eſt-ce à cette cauſe principalement qu'il faut attribuer le peu de ſuccès qu'ont obtenu juſqu'ici la plupart de nos Hiſtoires particulieres de Provinces.

Ce n'eſt pas pourtant que l'Hiſtoire exclue tous les détails. Il en eſt d'importans qu'elle admet. Tels ſont ſpécialement ceux qui peignent à la Nation les mœurs de ſes ancêtres; ceux qui, après avoir expoſé ſur la ſcene un grand perſonnage, le repréſentent dans ſa vie privée, & font reſſortir ſon caractere; ceux enfin qui ſont d'un genre à intéreſſer également tous les Lecteurs: car tel eſt le grand art, l'art ſecret de l'Hiſtorien. Veut-il être lu? Il doit alors, ſi je ne me trompe, écrire, non pour ſa Province, non même pour ſa Nation ſeule, mais pour tous les peuples qui ſont cultivés & qui liſent.

Au nombre de ces choſes faites pour être admiſes par lui, on peut compter ſans doute tout ce qui regarde la Chevalerie: inſtitution roma-

neſque, qui pendant pluſieurs ſiecles, influa ſi univerſellement en Europe ſur l'art Militaire, ſur les mœurs de la Nobleſſe, & même ſur les Gouvernemens. Mais pour la bien connaître, il faut, quoiqu'en diſe l'Auteur du *Voyage*, avoir lu nos vieux Poëtes français, c'eſt-à-dire, nos Romanciers. Là ſe trouvera non-ſeulement *une teinte de Chevalerie*; mais la Chevalerie toute entiere, avec ſa prodigalité, ſa grandeur d'ame, ſon audace indocile, ſon avidité d'exploits; en un mot avec tous ſes défauts & ſes vertus. J'oſe même aſſurer, ſans crainte d'être contredit, que ſi nous étions réduits, pour la connaître, aux ſeules lumieres que peuvent nous fournir nos Hiſtoriens anciens, nous n'en aurions aujourd'hui que des notions très-imparfaites. Encore une fois, c'eſt dans nos Romans que réſide le véritable eſprit de la Chevalerie. Auſſi voyons-nous tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere, Ménétrier, la Colombiere, Sainte-Palaye &c, les citer à chaque page.

Pluſieurs de nos Fabliaux offrent le même genre d'utilité, parce que pluſieurs roulent uniquement ſur des aventures de Chevaliers. Mais ſi l'on deſire, ſelon l'expreſſion de l'Auteur, *une peinture vraie & naturelle des mœurs*, où la trouvera-t-on mieux que chez nos Fabliers? En effet, un Conte n'étant ordinairement que le récit d'une action bourgeoiſe, il eſt aiſé de concevoir que ce récit doit contenir mille détails concernant la vie

vie privée de nos Peres. Qu'on me cite un ſeul ouvrage du tems où les mœurs de tous les états ſoient repréſentées avec autant de vérité, d'agrément & d'étendue que dans les Fabliaux. Si le recueil que j'ai donné a éprouvé quelque ſuccès, je conviens avec franchiſe que je le dois en grande partie à ce mérite, & aux notes qu'il a occaſionnées. C'eſt-là au moins ce qu'en ont approuvé les Journaliſtes, les Gens-de-Lettres & mes critiques eux-mêmes.

Il eſt vrai que nos Fabliers ne contiennent rien ſur les *anciennes Familles*, ſur les *Légats* &c. Ce n'eſt point là ordinairement ce qu'on s'attend à trouver chez des faiſeurs de Contes; & après tout des Conteurs peuvent plaire ſans cela. Mais les nôtres, au milieu de tous leurs defauts, offriront de la variété, ſouvent de l'intérêt, & ſur-tout une fécondité d'imagination & une gaieté que je vois avec d'autant plus de ſurpriſe manquer chez les Troubadours, qu'on attribue ordinairement cette double qualité au climat qui donna naiſſance à ces derniers. Cette remarque nous conduit à la derniere objection de M l'Abbé de F....; & elle y répond d'avance.

« Je demande à l'Auteur, me dit-il, s'il ne penſe » pas que des hommes nés ſous un climat enchan- » teur, affectés *ſans ceſſe* par les objets *les plus* » *agréables*, d'une *imagination vive*, *brillante*, & » d'une *ſenſibilité profonde*, parlant un idiôme » doux, flexible, ſonore, cadencé, abondant

» en augmentatifs & en diminutifs; je deman-
» de, dis-je, à l'Auteur s'il ne penſe pas que ces
» hommes ſoient faits pour exceller dans la Poé-
» ſie. Ne ſont-ce pas là préciſément les mêmes
» avantages qu'avaient les Grecs & les Romains,
» qui nous ont donné des chefs-d'œuvre en ce
» genre ? Et quelle eſt cette aveugle témérité (je
» tranche le mot) d'oſer mettre en parallele
» des Poëtes ſeptentrionaux, eux qui *dans un*
» *climat glacé, au milieu des brouillards, ne voyant*
» *qu'une nature triſte & décolorée pendant plus de*
» *ſix mois de l'année, avaient des organes épais, en-*
» *gourdis qui ſe refuſaient aux douces émotions;*
» parlaient une langue informe, barbare, lour-
» de, monotone, remplie d'e muets qui ſont
» encore aujourd'hui la partie honteuſe de notre
» Poéſie quoique très-cultivée, avec des pro-
» nonciations naſales qui provoquent involontai-
» rement le rire des étrangers quand ils enten-
» dent parler pour la premiere fois des Fran-
» çais. Bien plus, il ne ſerait pas impoſſible, ni
» difficile même, de prouver que de toutes les
» langues exiſtantes, la langue françaiſe eſt peut-
» être la plus rebelle à la Poéſie ».

Demêlons ces différentes inculpations, un peu confuſes, & répondons-y avec méthode.

Si M. l'Abbé de F.... a vu rire des étrangers, lorſque leurs oreilles ont entendu pour la premiere fois la langue françaiſe, il a dû être étonné ; parce qu'enfin il doit ſavoir, comme

moi, que cette langue non-seulement se parle dans toutes les Cours & sur presque tous les théâtres de l'Europe, mais encore que chez les étrangers distingués, elle fait une partie de l'éducation. Mais moi de mon côté je suis étonné de le voir, lorsqu'il ne s'agit que des deux Romanes anciennes insulter sans motif à notre français moderne, à l'idiôme dans lequel il écrit lui-même.

Il ne tiendrait qu'à moi, s'il m'en prenait envie, de réfuter par des faits toutes les dénominations méprisantes que M. l'Abbé de F.... & l'Auteur du *Voyage Littéraire*, donnent à notre Romane française. Je pourrais alléguer en faveur de cette langue l'estime qu'en faisaient les Anglais, qui envoyaient élever leurs enfans chez nous pour se dérouiller de la barbarie de la leur. *Apud Ducem Neustriæ educatur, eo quod apud nobilissimos Anglos usus teneat filios suos apud Gallos nutriri, ob usum armorum & linguæ nativæ barbariem tollendam* [1]. Je pourrais citer le témoignage de l'italien Brunetto Latini, qui voulant publier son *trésor*, préféra de l'écrire en français; parce que la *parlure*, selon son expression, en était *plus délitable & commune à tous langaiges*; c'est-à-dire, parce qu'il la trouvait plus douce, & qu'elle se parlait chez tous les peuples. Il me serait aisé de rapporter, à la suite de ces autorités, l'épithete défavorable d'*étrange* que Pétrarque donne à l'idiôme des Troubadours;

[1] *Gerv. Tib, otia imper.*

mais je ſuis de bonne foi, je ne ſais point parler contre ma penſée, & je conviens avec franchiſe que notre langue, à peine formée, encore barbare, ſans proſodie & ſans principes, était bien inférieure à la Provençale, quoiqu'elle fût bien autrement répandue qu'elle.

Moi-même j'ai avoué le mérite de celle-ci; j'ai même fait ſentir combien elle donnait d'avantage à ſes Poëtes ſur les nôtres. Auſſi ne ſont-ce pas les deux idiômes que j'ai comparés, mais les productions des deux peuples: car pour qu'un Muſicien ſe faſſe une réputation, il ne lui ſuffit pas d'avoir le meilleur des inſtrumens; il faut encore qu'il ſache le toucher. Plus celui qu'avaient à manier nos Trouveurs était ingrat, & plus leur gloire eſt grande d'avoir néanmoins réuſſi à nous plaire. Leur langue, d'abord informe, s'eſt perfectionnée avec le tems. Apre & ſourde à la fois au XIIe & au XIIIe ſiecle, ſimple & naïve au XVe & au XVIe, elle eſt devenue au XVIIe pure, élégante, & la plus claire de toutes; mais elle eſt toujours reſtée faible. Elle n'a ni la pompe majeſtueuſe de l'Eſpagnol, ni la force énergique de l'Anglais, ni la douceur, l'accent, la flexibilité de l'Italien; & cependant ſes Écrivains l'ont rendue la plus célebre & la premiere des langues modernes. En voyant ce qu'elle était au tems de nos Fabliers, qui jamais eût prévu ce qu'elle devait être un jour!

Le ſort qu'a obtenu la Provençale me paraît

preſque entiérement oppoſé. Accueillie dès ſa naiſſance par l'Italie & l'Eſpagne, elle ſe voit appellée en quelque ſorte à une deſtinée brillante. Mais bientôt tout change. A peine les deux Nations qui l'avaient adoptée ont-elles à leur tour produit des Poëtes, que tout-à-coup la médiocrité des ſiens lui fait perdre ſa renommée. Elle tombe dans l'obſcurité & dans l'oubli, & n'eſt plus que le patois d'un canton particulier, dans lequel la Romane françaiſe, plus heureuſe, vient par la ſuite s'établir avec éclat & dominer comme ſouveraine.

Il en eſt tout autrement encore de la fortune dont a joui la langue italienne. Pareille à l'Hercule de la Fable, cette derniere a eu, preſque en naiſſant, la gloire d'étouffer ſes deux rivales. Au reſte, pluſieurs circonſtances heureuſes lui avaient préparé ce triomphe. L'Italie au XIIIe ſiecle était devenue le centre du luxe & des richeſſes de l'Occident. Un ſol fertile, un commerce immenſe, le ſéjour des Papes, tout avait contribué à l'enrichir, juſqu'à ces Croiſades mêmes qui avaient appauvri le reſte de l'Europe. Par ſes tréſors & ſes flottes, elle s'était rendue la reine des mers. Dans ſon ſein floriſſaient pluſieurs Républiques puiſſantes, qui au-dehors poſſedaient des empires & pouvaient déclarer la guerre à des Souverains. La langue, comme il arrive toujours, avait ſuivi les progrès d'une proſpérité ſi brillante. Déja elle avait aquis une certaine per-

fection, & touchait preſque à l'époque qui allait la fixer, quand elle vit naître ſes premiers Poëtes. Ainſi tandis que nos vieux Rimeurs français ne nous offrent qu'une langue qui ne s'entend plus, un ſtile qui ne peut ſe lire, des compoſitions pleines d'eſprit & d'imagination, mais qu'on n'oſe préſenter qu'en extraits ou traduits; non-ſeulement l'Italie entend les ſiens, non-ſeulement elle peut les citer en original, mais elle trouve encore quelque plaiſir à les lire.

Tel eſt, puiſqu'il faut être vrai en tout, le déſavantage qu'ont nos Poëtes anciens. Ce déſavantage au reſte, je n'ai garde de l'attribuer, comme le veut M. l'Abbé de F..... à un climat moins propice : car, quoi qu'il en diſe, je ne crois pas qu'au nord de la Loire, le climat ſoit *glacé;* qu'on n'y *naiſſe qu'au milieu des brouillards, & avec des organes épais & engourdis.* Ces triſtes couleurs avec leſquelles on nous peint ordinairement le ciel de Sibérie ou celui du Groenland, ne ſont point celles qui conviennent au ciel de Paris & d'Orléans.

Mais après tout, y fût-il encore plus rigoureux, je ne le croirais pas pour cela maudit des Muſes. Non, ce n'eſt point, je le répéte, la température favorable de tel ou tel climat qui fait que les hommes *y excellent dans la Poéſie*; ce n'eſt point cet avantage d'une latitude plus méridionale qui nous a procuré les chefs-d'œuvre des Grecs & des Romains. Si ce raiſonnement était

vrai, il s'enſuivrait que les contrées favoriſées davantage du ſoleil ſeraient celles qui produiraient ſeules les grands Ecrivains. Mais ce n'eſt pas tout : comme ce principe créateur y opérerait toujours également, elles devraient toujours produire ſans interruption des génies nouveaux. Or l'on ſait combien l'expérience dément une pareille théorie. Qu'eſt devenue cette Grece, la mere de tant de grands hommes, cette Grece dont les écrits & les monumens ont été pour toutes les Nations poſtérieures le premier modele du beau ?

D'un autre côté ſi le climat de Rome & celui d'Athênes ont enfanté des *imaginations vives*, *brillantes*, *d'une ſenſibilité profonde*, les contrées plus froides, les *climats glacés* eux-mêmes, pour emprunter l'expreſſion de M. l'Abbé de F...., ne peuvent-ils pas ſe vanter d'en avoir enfantées auſſi ? Qui ne connaît les Poéſies galliques & celles des Scandinaves ? Qui ne ſait que les Iſlandais naiſſent Poëtes, & même improviſateurs ? L'Angleterre enfin, *au ſein des brouillards*, ne compte-t-elle pas ſeule, depuis un ſiecle & demi, plus de Poëtes que toute l'Italie enſemble ? Et s'il faut chercher des exemples plus reculés, Pindare ne naquit-il pas dans cette Béotie, dont l'air épais était devenu chez les Grecs & chez les Latins le ſynonime de la ſtupidité.

Certainement il n'eſt point de nation ſur la terre qui puiſſe ſe vanter d'avoir plus d'eſprit que les

Gaſcons. Tous les livres ſont pleins de leurs reparties, de leurs ſaillies, de leurs bons mots. D'après ce préjugé, ſi favorable en leur faveur, je m'attends qu'ils auront fourni ſeuls au theâtre, à la Poéſie, à la Littérature françaiſe, plus d'auteurs célebres que tout le reſte du Royaume enſemble. En conſéquence, je cherche leurs noms dans la liſte de nos Ecrivains fameux; & j'y trouve deux Philoſophes, Monteſquieux & Montaigne. Il paraît que les Gaſcons ont reçu leur eſprit en monnaie. Après tout, c'eſt celui qui plaît dans la ſociété; ils n'ont point à ſe plaindre de leur partage.

De tout ceci l'on peut conclure, ce me ſemble, que la Nature, dans la diſtribution qu'elle fait du génie paraît n'avoir aucun égard à la température des climats. Mais ce génie elle ne l'accorde pourtant pas à tous. Il eſt des pays au nord & au midi qu'elle ſemble avoir également diſgraciés pour jamais. Envain l'on a cherché juſqu'à préſent à découvrir les principes ſecrets de ces averſions & de ces prédilections, ſi étonnantes en apparence. On n'y a point réuſſi; & ſur ce point, le ſecret de la Nature eſt encore inconnu.

On n'a point de raiſons plus ſatisfaiſantes à donner ſur ces quatre ſiecles fameux d'Alexandre, d'Auguſte, de Leon X, & de Louis XIV; ſur ce phénomene ſingulier qui tout-à-coup, à quatre époques différentes & aſſez éloignées, a fait paraître ſucceſſivement chez trois différentes Na-

dons, plus de grands hommes en tout genre que n'en a produits peut-être le reſte de l'univers enſemble. Ce qu'on peut conjecturer ſur tous ces faits inexplicables, c'eſt que pour faire éclore & pour perfectionner chez un peuple les talens du génie, il faut pluſieurs cauſes, tant phyſiques que morales, combinées enſemble; & que dans ce nombre le climat eſt peut-être une des moins néceſſaires.

Si dans les productions de l'eſprit & des arts il y avait quelque partie ſur la quelle on pût ſoupçonner le ſol & le ciel d'avoir une certaine influence, ce ſerait particuliérement le goût. Au moins l'on ne connaît juſqu'ici que trois Nations qui en aient eu; & ces Nations ſont celles qui ont produit les quatre ſiecles célebres dont je viens de parler.

Un de mes critiques m'a reproché de ne *voir de talens* en France *que dans nos Provinces ſeptentrionales*. Je ne me rappelle point d'avoir avancé une propoſition auſſi excluſive, qui me convaincrait d'ignorance, ou de mauvaiſe foi. J'ai dit, il eſt vrai, que la *Nature ſemblait avoir départi* SPÉCIALEMENT *au nord de la Loire les dons éminens de l'eſprit*. Or cette aſſertion, je la répéte. En effet, nommez les Conquérans qu'a eus la France, les trois Miniſtres dont elle s'honore, ſes Officiers de mer fameux, ſes grands Généraux &c : & vous verrez que Charlemagne, Guillaume-le-Bâtard, les freres d'Hauteville, Godefroi de Bouillon; que Sulli, Richelieu, Colbert; que Bart,

Tourville, du Queſne, Dugué-Trouin; enfin que Condé, Turenne, du Gueſclin, Catinat, Henri de Rohan, Dunois, Vendôme, Luxembourg & Eugene lui-même, (s'il eſt permis de compter au nombre des Héros de la France celui qui l'humilia), appartiennent tous à la partie ſeptentrionale de nos Provinces. Demandez qui poſa cette digue fameuſe par laquelle fut ſoumiſe la Rochelle; qui éleva cette colonnade du Louvre, l'un des plus beaux monumens du Royaume: demandez quels ſont les trois peintres célébres que la France nomme à la tête des ſiens; & l'on vous répondra que Métezeau, que Perrault, que le Brun, le Sueur & le Pouſſin, dûrent de même leur naiſſance aux Provinces de nos Trouveurs.

Je borne là mes exemples, quoiqu'il me fût aiſé de les multiplier. Je remarquerai ſeulement que le fait ſur lequel ils ſont fondés n'eſt point l'effet du haſard, ainſi qu'on pourrait le croire. Il paraît tenir à un autre fait qu'on ne peut conteſter; c'eſt la différence extrême qui ſubſiſte entre les divers cantons du Royaume, non-ſeulement au phyſique, mais encore au moral.

Pour s'en convaincre, il ſuffit de comparer enſemble quelques-unes des Provinces qui ſont contiguës entr'elles; l'habitant de l'Auvergne, par exemple, avec l'habitant du Lyonnais; celui de l'Orléanais & celui du Berry; le Périgourdin & le Gaſcon; le Languedocien & le Provençal;

le Lorrain, le Bourguignon & le Champenois; le Picard enfin, & le Normand; le Normand & le Breton; le Breton & le Manceau. Il regne à la vérité dans ces Provinces, comme dans les autres, une teinte générale de caractere, qui rapproche tous leurs habitans, & qui les rend tous Français; mais auſſi quelle variété de nuances entr'elles. Tous ces différens proverbes & dictons nationaux, auxquels la malignité a donné naiſſance, ſur les qualités & les défauts qu'on attribue à chacune d'elles, ne prouvent-ils pas que chacune a ſon cachet particulier, ſon genre d'eſprit & de caractere qui la diſtingue.

Cette variété biſarre & inexplicable, vous la remarquerez dans tout; dans les choſes mêmes, telles que les alimens, les jeux, les uſages; où néceſſairement les ſujets d'un même maître devraient ſe rapprocher. Vous la remarquerez juſques dans les profeſſions auxquelles ſe conſacrent par choix ceux de la claſſe du peuple qui quittent leur Province pour trouver à vivre ailleurs (*).

Enfin la fertilité n'eſt point la même dans

(*) Pourquoi par exemple les Auvergnats ſe font-ils de préférence chaudronniers; les Normands, paveurs; les bas-Bretons, valets d'écurie; les Gaſcons, barbiers & fraters; les Limouſins, maçons & tailleurs de pierre; les Languedociens & les Baſques, cordonniers &c. &c.

les divers cantons de la France ; l'on en conviendra. Ceux mêmes qui ſont également fertiles ne rapportent pas les mêmes fruits ; c'eſt encore là un fait qu'on ne ſaurait nier. Mais la Nature qui a tellement diverſifié ſes productions ſur un ſi petit eſpace, ne peut-elle donc pas avoir diverſifié également les eſprits ? Et quand on voit une ſi grande différence entre les vins de Bordeaux ou de Champagne, & ceux de Bourgogne ou de Rouſſillon, doit-on s'étonner que le Bourguignon, le Champenois, le Gaſcon & le Rouſſillonnais puiſſent différer en talens.

Plus je réfléchis ſur le partage de ces talens, plus je crois voir qu'il a été fait d'une maniere inégale. Il me ſemble au moins que dans la plupart des arts & des ſciences, ceux des Français qui font époque, ceux qui, les premiers, les ont pouſſés à un degré de perfection, inconnu avant eux, ſont les compatriotes des Trouveurs.

Qui a renouvellé la Philoſophie en Europe ? Deſcartes. Qui a fait naître chez nous le goût des Mathématiques ? Fontenelle ; le goût de l'Hiſtoire Naturelle ? Pluche ; celui de la Phyſique expérimentale ? Poliniere & Nollet. Qui a créé l'Art des Jardins ? Le Nôtre & Dufreſny. Qui le premier a porté à un certain point de perfection l'Artillerie ? Jean d'Eſtrées ; la Fortification ? Vauban ; la Géographie ? Samſon ; la Chymie ? Lémery ; la Tragédie ? Corneille ; la Comédie ? Moliere ; l'Opéra ? Quinaut ; le Roman ? la Fayette ; la Décla-

mation ? Baron. Le premier bon Prédicateur, le premier bon Avocat, le premier bon Poëte, le premier Moraliſte enfin qui, pour me ſervir des termes de Voltaire, ait *contribué à donner à la Nation un eſprit de préciſion & de juſteſſe, qui ait accoutumé à penſer & à renfermer ſes penſées dans un tour vif & délicat*, ne ſont-ce pas Bourdaloue (*), Patru, Malherbe, la Rochefoucaut ? Peut-on citer un navigateur qui ait fait dans le nouveau monde des découvertes & des établiſſemens avant Cartier ? Un négociant qui ait eu au-dehors, avant Jacques Cœur, un commerce un peu étendu ?

Deſcendez aux Arts méchaniques ; vous aurez à faire les mêmes remarques. Vous trouverez pour l'horlogerie Jul. le Roi ; pour l'orfévrerie Germain. Vous verrez que c'eſt à Mellan qu'on doit l'art de graver d'un ſeul trait une figure ; à Garamond que ſont dûs ces beaux caracteres d'Imprimerie qu'on n'eſt point encore parvenu à ſurpaſſer ; à Gobelin, cette teinture en écarlate ſi eſtimée ; aux deux Graindorge, l'invention de damaſſer les toiles, &c.

(*) Les perſonnes qui m'ont critiqué, ont compté les Ecrivains du Berry parmi ceux qu'elles revendiquaient pour nos Provinces méridionales. Elles ſe trompent. Le Berry parlait la langue françaiſe, & non le Provençal. Parmi les Troubadours, il n'y en a pas un ſeul qui ſoit de cette Province.

En Littérature, cherchez-vous les Ecrivains qui méritent d'être cités comme modeles ? Vous les rencontrerez dans la même partie du Royaume.

En effet, les Provinces méridionales ont-elles des lettres qu'on puiſſe comparer aux lettres de Sévigné ? Des oraiſons funébres auſſi éloquentes que celles de Boſſuet ? Des Romans qui valent ceux de le Sage & de Prevôt ? Une Hiſtoire Naturelle qu'on oſe nommer avec Buffon ? Une critique badine auſſi ingénieuſe que celle de Saint-Hiacinthe * ? Nos excellens Ecrivains en Hiſtoire, Vertot, Boſſuet, Bougeant, Voltaire, d'Orléans, de Thou, l'Auteur des *diſcours ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, celui *des éloges des Académiciens*, ne ſont-ils pas tous nés dans les Provinces ſeptentrionales ? Enfin ſi quelqu'un avait aſſez peu de goût pour attacher quelque mérite au burleſque, ne pourrais-je pas lui citer Rabelais, Scarron & Vadé ?

* *Chef-d'œuvre d'un Inconnu.*

Mes Adverſaires ont bien ſenti quelle prépondérance tous ces faits donnaient à ma cauſe, puiſqu'eux mêmes y ont cherché d'avance des réponſes. Si les grands Ecrivains ſont plus rares dans les Provinces méridionales, a dit l'un d'eux, c'eſt qu'*elles ſont plus éloignées du vieux Louvre & du College de Louis-le-Grand.*

Il n'eſt point douteux que le ſéjour de la Capitale ne procure aux Ecrivains & aux Artiſtes qu'elle renferme, un avantage réel ſur les Ecrivains & les Artiſtes des Provinces. Mais cet avan-

tage en quoi conſiſte-t-il ? En plus ou moins de goût. S'ils ont du génie, Paris le perfectionnera en eux ; mais s'ils n'en ont pas, ni Paris, ni la Cour ne pourront leur en donner. Cette ville elle-même, malgré les ſecours nombreux qu'elle offre en tout genre au talent, n'a produit néanmoins que très-peu d'auteurs célébres, relativement à la multitude immenſe de ſes habitans.

Ces ſecours, au reſte, elle ne les réſerve pas ſeulement à ceux qu'elle a vus naître : tout Français eſt admis également à en jouir. Quiconque ſe croit du talent & ſe ſent de l'ambition, peut accourir dans ſes murs. Là il cultivera les diſpoſitions que lui a données la Nature ; il ſe formera le goût, & compoſera. Cet avantage eſt égal pour tous les habitans du Royaume ; pour le Provençal comme pour le Breton, pour le Limouſin comme pour le Normand. Corneille vient de Rouen à Paris, Boſſuet y vient de Dijon ; ils n'ont ſur Fléchier qui s'y rend d'Avignon, ſur Campiſtron qui arrive de Toulouſe, d'autre avantage que la différence de talens qu'ils ont reçus en naiſſant. La Capitale n'eſt pour eux que l'école où ils les perfectionnent, la lice où ils les déploient.

J'avais avancé que tous nos grands Poëtes ſont nés au nord de la Loire. Un critique a répondu à cette aſſertion que ſi les Poëtes ont été plus rares dans les Provinces méridionales, c'eſt que la Poéſie n'y eſt pas aſſez conſidérée.

Ce raiſonnement n'eſt pas plus ſolide que le précédent. Il ne s'agit point de ſavoir ſi la Poéſie eſt en honneur dans le midi de la France, ni même ſi elle y eſt cultivée; mais s'il en eſt ſorti des Poëtes. Certainement on ne fait pas plus de cas des vers à Château-Thierri, à la Ferté-Milon, qu'à Bordeaux & à Marſeille. La Ferté-Milon cependant nous a donné Racine; & Chateau-Thierri, la Fontaine.

D'ailleurs ne ſait-on pas que quand la Nature accorde à quelqu'un qu'elle favoriſe un talent réel, elle lui donne en même tems cette impulſion irréſiſtible qui, malgré tous les obſtacles, le ramene bientôt à ſa vocation primitive, & le force de s'y livrer : Témoin Crébillon, deſtiné par ſes parens à être Greffier; Boileau, à quelque emploi de robe ſubalterne; Moliere, à être tapiſſier du Roi; témoins Catinat & Corneille, avocats; l'Auteur de la colonnade du Louvre, médecin &c. &c. Certainement ſi les Provinces méridionales avaient enfanté des têtes poétiques, elles compteraient aujourd'hui des Poëtes parmi leurs grands hommes; mais ſoyons vrais, ce n'eſt pas là une production de leur ſol.

Cette derniere aſſertion va révolter, je le ſens bien; elle eſt propre à me ſuſciter des haines. Mon intention pourtant n'eſt point d'offenſer. Je diſcute ſeulement des prétentions, j'expoſe des faits; & en les expoſant, je déclare avant tout que je ne fais nulle mention des Auteurs vivans.

vans. Loin d'attaquer ceux-ci, je reconnais au contraire qu'au moment où j'écris, les Gens-de-Lettres qui honorent le plus notre Littérature, ſont les compatriotes des Troubadours. Moi-même j'en connais pluſieurs, recommandables par beaucoup d'eſprit, de connaiſſances & de mérite; & qui, à ces qualités, joignent encore beaucoup de modeſtie.

Cependant il faut convenir qu'il regne parmi les habitans de ces contrées, & ſur-tout parmi ceux des deux Provinces qui ſont ſituées à la droite & à la gauche de l'embouchure du Rhône, une prétention un peu faſtueuſe. Ils croient recevoir, en naiſſant, plus d'imagination que le reſte des Français. Ils ſont perſuadés, (& le ſont de bonne foi), qu'un des attributs de leur climat eſt l'imagination. Il n'y a pas bien long-tems que dans le Journal de Paris, l'un d'entr'eux parlait de *l'exaltation de ſa tête méridionale*. Un de mes critiques, cité plus haut, ne nous a-t-il pas peint ſes compatriotes comme *doués d'une ſenſibilité profonde, d'une imagination vive & brillante*. Ce qu'il dit à ce ſujet n'eſt point l'effet de l'amour-propre, puiſque lui-même n'eſt point Poëte; non, il parle en homme qui annonce une vérité reconnue; il la poſe en principe, comme un fait avéré & qu'on ne peut révoquer en doute.

Pour moi, je vais en poſer un autre qui, je l'avoue, ſera moins favorable aux *têtes méridionales*, à ce pays ſi fécond en imagination: c'eſt

que non-ſeulement les deux Provinces dont j'ai parlé, mais même toutes les Provinces troubadoureſques enſemble, n'ont pas à citer un ſeul Poëte du premier rang. Oui, je le répéte, pas un ſeul : & ceci au reſte n'eſt point une exagération. En veut-on la preuve ? Elle eſt facile ; il ne s'agit que de nommer dans chaque genre les Auteurs les plus célébres, & chercher enſuite ceux que dans ce nombre elles peuvent révendiquer.

Pour la Tragédie, l'on trouvera Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire : pour la Comédie, Moliere, Regnard, Deſtouches, la Chauſſée, Dufreſni, Dancour, Marivaux ; l'Auteur de la Métromanie, celui de Nanine, celui du Méchant &c : la Satire offrira Boileau, Régnier, l'Auteur du *Pauvre Diable* & du *Ruſſe à Paris* : l'Ode, Rouſſeau, Malherbe : la Poéſie didactique, Boileau : les Fables & les Contes, la Fontaine : l'Héroïde, Colardeau : l'Opéra, Quinaut, la Motte, Bernard, Fontenelle : l'Épigramme, d'Aceilli, Rouſſeau, Piron : la Poéſie fugitive, Chaulieu, Greſſet, Chapelle, Deshoulieres, Dorat, Pavillon, Voltaire : la Poéſie épique, Voltaire & Boileau, &c. &c.

Mais c'eſt aſſez d'exemples. Je laiſſe au Lecteur le plaiſir d'y ſuppléer pour les autres genres que je n'ai point nommés, & même d'ajouter, dans ceux qu'on a lus, les noms que j'ai pu omettre.

Je m'abſtiens auſſi de tirer les différentes conſéquences qui réſultent de toutes mes obſervations. Quelles qu'elles ſoient, je proteſte, en finiſſant, que mon intention n'a été d'offenſer perſonne, & que dans toute cette queſtion ſi j'ai révélé quelque vérité peu agréable, je n'ai parlé au moins que d'après ma ſeule conviction intime, & ſans aucun motif de partialité. Eh! que m'importe à moi encore une fois le mérite des Troubadours & celui de leurs neveux! Quand même les uns & les autres ſeraient en Poéſie bien au-deſſous de leur réputation, comme j'en ſuis convaincu, & comme je crois l'avoir prouvé, qu'en réſulterait-il pour ma gloire?

Je me flatte que les Gens-de-Lettres qu'intéreſſent ces réflexions daigneront les lire avec des yeux auſſi indifférens que les miens; & qu'ils ne croiront point leur mérite perſonnel détruit avec celui des Rimeurs de leurs Provinces. Je n'ai point l'honneur d'être leur compatriote; mais l'euſſé-je été, je n'en euſſe pas moins publié, auſſi impartialement, tout ce qu'on vient de lire; & j'oſe même aſſurer que mon amour-propre n'eût point réclamé un ſeul inſtant. Quoi! parce que Dijon ſe vante d'avoir produit Crébillon, Rameau, Boſſuet & Piron, je me croirai humilié moi, d'être né dans une ville qui n'a donné à la Littérature que Voiture & Greſſet! Non certes. Pardonnons aux gens ſans mérite de ſe glorifier de celui de leurs ancêtres. L'homme de

Lettres ne connaît ni ancêtres ni patrie. Si la ſienne n'a point enfanté de Perſonnages illuſtres, c'eſt à lui de l'illuſtrer; telle eſt la gloire où il doit prétendre : ou plutôt il ne doit être que Français, ne connaître que la gloire de la France, & n'être jaloux que de celle-là ſeule.

FIN.

A01 1467166